

Alain À Gabrielle

1935 - 1949

Manuscrits

BNF 14234, 314-327

BNF 17719, 1-24

Lettres à Gabrielle, août-septembre 1949 (IA)

Table des matières

[12 janvier 1935 4](#_Toc99383337)

[25 janvier 1935 5](#_Toc99383338)

[2 février 1935 6](#_Toc99383339)

[16 février 1935 7](#_Toc99383340)

[9 mars 1935 8](#_Toc99383341)

[30 mars 1935 8](#_Toc99383342)

[1er mai 1935 9](#_Toc99383343)

[1er juin 1935 9](#_Toc99383344)

[7 juin 1935 10](#_Toc99383345)

[3 août 1935 10](#_Toc99383346)

[14 août 1935 11](#_Toc99383347)

[1er septembre 1935 11](#_Toc99383348)

[22 septembre 1935 12](#_Toc99383349)

[12 octobre 1935 12](#_Toc99383350)

[6 novembre 1935 13](#_Toc99383351)

[15 novembre 1935 14](#_Toc99383352)

[30 décembre 1935 14](#_Toc99383353)

[12 janvier 1936 15](#_Toc99383354)

[17 février 1936 15](#_Toc99383355)

[18 mars 1936 15](#_Toc99383356)

[21 juillet 1936 16](#_Toc99383357)

[11 juin 1945 17](#_Toc99383358)

[24 septembre 1945 18](#_Toc99383359)

[17 août 1949 19](#_Toc99383360)

[18 août 1949 20](#_Toc99383361)

[19 aout 1949 21](#_Toc99383362)

[22 août 1949 22](#_Toc99383363)

[23 aout 1949 23](#_Toc99383364)

[24 août 1949 25](#_Toc99383365)

[25 ? août 1949 26](#_Toc99383366)

[27 août 1949 27](#_Toc99383367)

[28 août 1949 28](#_Toc99383368)

[29 août 1949 29](#_Toc99383369)

[29 aout 1949 30](#_Toc99383370)

[30 août 1949 31](#_Toc99383371)

[31 août 1949 32](#_Toc99383372)

[1er septembre 1949 33](#_Toc99383373)

[2 septembre 1949 34](#_Toc99383374)

[3 septembre 1949 35](#_Toc99383375)

[5 septembre 1949 36](#_Toc99383376)

[5 septembre 1949 37](#_Toc99383377)

[5 septembre 1949 38](#_Toc99383378)

[6 septembre 1949 39](#_Toc99383379)

[7 septembre 1949 40](#_Toc99383380)

[8 septembre 1949 41](#_Toc99383381)

[9 septembre 1949 42](#_Toc99383382)

[10 septembre 1949 43](#_Toc99383383)

[12 septembre 1949 44](#_Toc99383384)

[12 septembre 1949 45](#_Toc99383385)

[13 septembre 1949 46](#_Toc99383386)

[14 septembre 1949 47](#_Toc99383387)

[15 septembre 1949 48](#_Toc99383388)

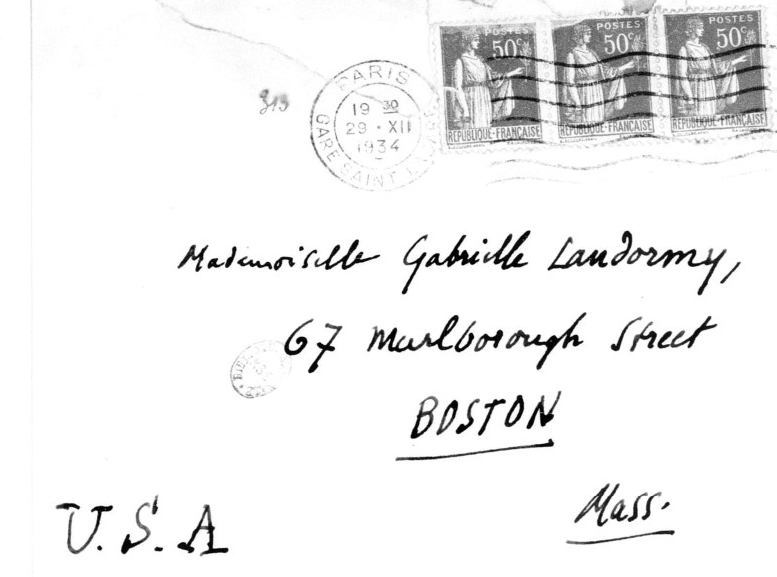
[17 septembre 1949 49](#_Toc99383389)

[19 septembre 1949 50](#_Toc99383390)

[21 septembre 1949 51](#_Toc99383391)

# 12 janvier 1935

NAF 14234/314 (522)



Le 12 janvier 1935

Chérie, aujourd’hui je travaille pour toi (tu sais que cela ne m’ennuie jamais). Levasseur m’avise que le nouveau bail Selle est en train. Il lui faut copie de la procuration de chez Viénot. J’ai écrit deux courtes lettres ; ce n’est pas le diable. Mais les mains sont toujours sensibles. Il y a bien un petit progrès. Le médecin est plus affirmatif que jamais. Je tire toujours la jambe. Oui je cherche à éviter les maisons humides. J’ai changé récemment pour une quinzaine, sans grand résultat. Je ne pense que trop à tout cela.

EN voyant tomber la neige fondue je pense que là-bas tu as bien pis. Dans quel état j’étais autrefois quand les journaux annonçaient un froid colossal à Boston ! Je suis moins sensible maintenant. Effet du temps et de l’âge. Il faut bien se consoler. Les belles heures n’ont rien perdu ; mais les tristes heures ont bien moins de puissance. Je souhaite que ce temps vienne aussi pour toi. Remarque que la terrible lettre sur l’*Irréparable* aurait bien dû me tuer. Je suis vivant tout de même. J’y pense comme à une histoire imaginaire. Cela n’empêche pas un sentiment fort. Cela n’empêche pas que je berce sur moi ta tête dorée. Celui qui frappe ne sent jamais bien les coups. Depuis la première séparation rien ne pouvait aller bien. C’était trop ! Mais te rendais-tu compte ? Pas plus que moi sans doute maintenant. Tout cela est bien triste ; mais je ne le sens plus guère. C’est comme pour les rhumatismes ; quand on trouve une position pour moins souffrir on s’y tient. Je pense quelquefois à ces jours atroces comme à un rêve. Je t’envoie un rêve de tendresse mélancolique.

Ton ALAIN et ton Dick

# 25 janvier 1935

NAF 17719/2

Le 25 janvier 1935

Chérie, seulement un mot pour t’aviser d’un chèque Levasseur qui grossit ton actif AK de 342f 40.

J’ai eu un extrait de chez Viénot pour procuration, et j’irai à L’Isle-Adam jeudi signer le nouveau bail Selle.

Pardonne, je fais court, car je viens d’écrire trois lettres, et les poignets sont encore rebelles. Temps affreux.

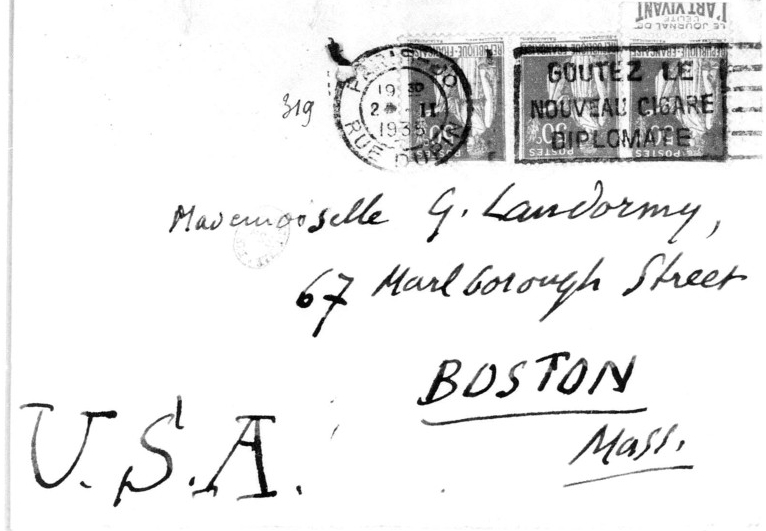
J’ai pensé à votre vague de froid. Des températures folles !

Je berce ta tête dorée sur mon épaule.

Ton ALAIN et ton Dick

# 2 février 1935

NAF 14234/317 (527)



Le 2 février 35

Chérie. J’ai ta lettre par l’*Europa.* Entendu pour l’hypothèque cela ne fait pas question. L’affaire de l’Isle-Adam est un peu plus compliquée. Le jour a été reporté à lundi. Je ne marche pas trop mal ; j’y serai. Ne te fais pas de bile à ce sujet.

Je corrige les épreuves du *Stendhal*. Édition assez ignoble et du reste très mal payée. Mais l’étude est très bonne. Et naturellement tu l’auras.

Bien fâché que cette tête souffre. Pour moi j’ai encore les poignets bien sensibles et les jambes lourdes. Je crois pourtant à une amélioration lente. Je souhaite bien que tu guérisses. Mais quant à annuler le passé, on ne le peut point, ni toi ni moi. C’est encore bien beau comme çà. Ta tête sur mon épaule.

Ton ALAIN et ton DICK

# 16 février 1935

NAF 14234/320 (529)

Le samedi 16 février 1935

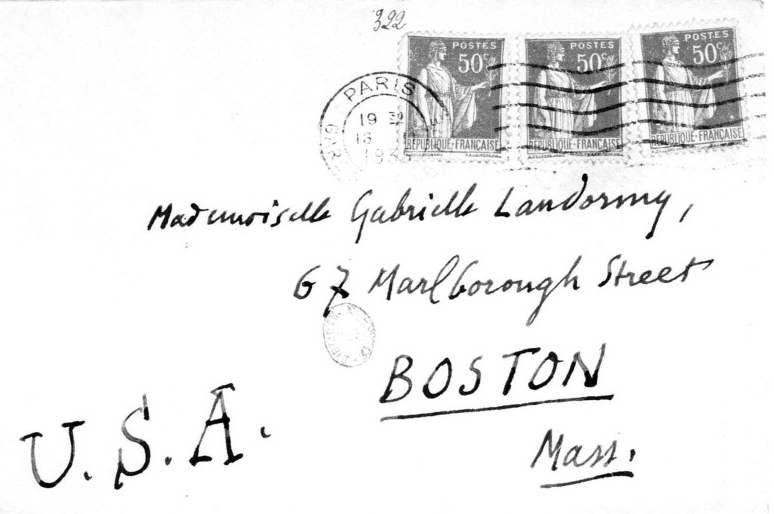
Chérie, j’ai ta lettre par le *Bremen*. Tout s’est très bien passé à l’Isle-Adam. J’ai revu tous ces fossiles, plus Selle et sa femme. Pour les autres choses ce sera bien moins compliqué. Mais là il fallait réunir sept ou huit personnes ! J’ai retrouvé à l’Isle-Adam des souvenirs mélancoliques ; mais je suis devenu moins triste. Je travaille à corriger le *Balzac* et le *Stendhal* (le premier va bientôt paraître) ; je m’occupe, en attendant de récupérer mes jambes ; et si lent que soit le progrès, j’ai bon espoir. Les poignets sont plus méchants et plus capricieux.

Je pense à nos aventures comme à un temps où j’étais tellement plus jeune. Pense que dans quelques jours j’aurai 67 ans ! Il n’y a pas de quoi pleurer, mais on est un peu gelé. Heureusement je n’ai pas d’ennuis d’argent, quoique les temps soient si difficiles.

Moi non plus je ne songe pas à me défendre ; je me contente de penser que j’eus bien des torts, mais bien des peines aussi (bien plus que je n’aurais jamais cru). J’aime mieux ne pas penser à nos malheurs plus récents : il faudrait que je pense à ma grande maladie, et c’est une chose que je ne peux pas ; j’aime mieux l’oublier. Et ta pauvre tête en a subi de plus d’une manière le contre-coup. Mais quoi ? Ce n’est pas une faute d’être malade et de se croire mort.

En somme, pourvu que je ne pense à rien de ce qui m’intéresserait, cela va passablement. Il faut toujours un ferme parti pris pour supporter l’âge. Mais il s’en faut de loin que tu en sois là. Tout çà était une belle histoire et j’y pense comme à une chose lunaire ! Oui ma tête sur ton épaule. Je crois bien que l’un ou l’autre nous n’avons à regretter que des maladresses…

Ton ALAIN et ton Dick



# 9 mars 1935

NAF 17719/4

Samedi 9 mars 1935

Chérie, j’ai ta lettre. Mais non ce n’était rien que voir ces gens de L’Isle-Adam qui sont très polis. Et pour le reste c’était bien facile. Peu importe. Je souhaite que tes affaires s’arrangent et surtout la place Vendôme.

Pour mon compte je vais certainement mieux malgré le temps affreux qu’il fait, vent et neige ; Je suis aussi garde-malade, mais pas trop. Je m’échappe. Sache bien que Stendhal n’est pas encore paru ; et pour le Balzac ce sera encore plus long. Mais le travail est fait. Et le commentaire sur *La jeune Parque* aussi.

Tout ce qui est édition va lentement en ces temps-ci. Je m’occupe à écrire des articles que tu lis beaucoup plus tard dans mon petit Canard. Là-dessus je n’ai point de découragement. Quant aux aventures du cœur elles me paraissent bien loin. Effet de neige ! Mais je n’abandonnerai point la cause populaire, pas plus que tu ne l’abandonneras.

Je te berce doucement. As-tu vu le croissant avec Vénus le soir ces jours-ci ? Que d’heures passées à penser à l’absente… Mais je ne les regrette point !

Ton ALAIN et ton Dick

# 30 mars 1935

NAF 17719/6

Samedi 30 mars 1935

Chérie, les majuscules de l’adresse me rappellent toujours Boylston Street etc. C’est un mélange…

Les douleurs ont repris par un mauvais médicament (les glandes T.S.H. !) mais le médecin dit que cela va se rétablir tout seul (il a fait cesser le remède). Il conseille la mer le plus tôt possible, ou tout au moins une campagne aérée.

Ma sœur est toujours à Paris.

Je marche à peu près. Mais les poignets sont terribles. C’est la maladie, peut-être.

Politiquement j’écris autant que je peux. J’essaie de maintenir le calme.

*Stendhal* va être tiré. Mais c’est long à cause des gravures. Heureux de penser que tu es présentement dans un climat doux. Mais hélas ! pour peu de temps.

Ta tête, oui, sur mon épaule !

Ton ALAIN et ton Dick

# 1er mai 1935

NAF 17719/7

Le Pouldu le 1er mai 1935

Ma chérie j’écris encore bien péniblement. Pour faire court je t’envoie la lettre de R. Levasseur. Le chèque a été versé à ton compte qui est donc *d’environ* 3000 – 750 + 560.

J’ai reçu ta belle lettre de Boston sur la politique et la musique où j’ai retrouvé ta grandeur propre. *Stendhal* en sera digne. Mais ils n’en finissent point.

Ici, amélioration certaine des jambes ; mais après le moindre repos, le départ est toujours douloureux et misérable. Le moral n’est pas mauvais.

Je relis les *Confessions* de Rousseau. Bien beau !

Jamais le souvenir de nos beaux temps ne sera terni. Mais je n’existe guère qu’au ralenti. À peine moyen de peindre au soleil et bien peu. Les poignets toujours enflés. Toujours ta tête d’or sur mon épaule.

Ton ALAIN et ton Dick

# 1er juin 1935

NAF 17719/8

1er juin 1935

Chérie, je reçois aujourd’hui le chèque en blanc ; je le renvoie à Jeanne signé et barré (1865 Fr. 15). Heureux de ce petit service. Toujours les poignets irrités. Les genoux me portent mieux. JE reconnais qu’il y a progrès.

Je t’enverrai bientôt le *Stendhal*. Il a paru, mais je ne l’ai pas encore. C’est l’affaire de quelques jours.

Oui je me souviens. Mais il est inévitable que les peines profondes s’adoucissent avec le temps (cela s’appelle vieillir).

Oui je crois à ta profonde tendresse ; et tu dois bien savoir que je te suis toujours attaché. Mais la partie passionnée du sentiment n’est que souvenir. Je ne sais plus si c’est ta faute ou la mienne, et j’aime mieux n’y pas penser. N’oublie pas que j’ai traversé une maladie sérieuse. Maintenant je vis un peu comme dans un rêve, avec le souvenir d’un drame violent que je me garde de revivre.

Assez tristement ta tête dorée sur mon épaule.

Ton ALAIN et ton Dick.

# 7 juin 1935

NAF 14234/323 (533)

7 juin 35

Chérie

Je t’annonce avec plaisir que je verse à ton compte un chèque de 1206,09. Ci-joint le compte de Levasseur. Patience pour le *Stendhal*. J’ai eu une légère rechute de vertiges et je fais le moins possible.

Toujours bien affectueusement

Ton ALAIN et ton Dick

# 3 août 1935

NAF 17719/9

Paissy le 3 août 1935

Chérie je suis à Paissy ; mais le vent est frais et les poignets sont méchants. D’ensemble c’est pourtant mieux. Depuis un mois, et sur consultation du Professeur Bezançon, un des as du rhumatisme, je suis soigné pour la goutte. Le régime est sévère, absolument sans viande poisson thé ni café ni vin. En plus un traitement pour 3 mois d’abord Colchique, ensuite Pipérazine. Je dois dire que les effets ont été d’abord franchement bons, et puis plus lents. L’aspirine est au tiers de ce qu’elle était. Hier même je me suis passé aisément d’aspirine. Mais aujourd’hui le pourrai-je ? En tout cas *un* comprimé suffira.

Je pense beaucoup ici à mes malheurs d’autrefois, que presque je regrette. Mais on ne peut parcourir le passé à l’envers. Et sans doute nul ne peut rester indéfiniment dans l’état de désolation. Mais enfin me voilà privé de pipe, de café, de bifteck etc. Et cela m’est assez indifférent. (Toutefois je rêve encore du tabac). Toi aussi envoie de tes nouvelles. J’ai pensé aux forêts du Maine… En résumé les nouvelles sont assez bonnes. Seulement je ne pourrai pas rester longtemps ici, où il n’y a rien. Ma sœur (73 ans) va toujours doucement. Oui ta tête sur mon épaule, et oublions tout.

Ton ALAIN et ton Dick

# 14 août 1935

NAF 17719/10

Le Pouldu, 14 août 1935

Chérie, j’ai ta lettre par *Normandie* où tu demandes des nouvelles. Je t’ai écrit de Paissy, où je ne suis pas resté longtemps ; ma sœur, qui a 73 ans, n’est pas en état de me soigner, et le régime lui donnait du souci. Je suis maintenant ici, où au contraire le régime va tout seul. Au reste il ne me fait rien, si ce n’est que je me porte très bien et que je travaille très aisément. Mais les douleurs sont toujours pareilles. Je suis assez content qu’elles n’augmentent pas. Je crois bien que c’est l’effet de l’âge. Et je me résigne. Je suis bien fâché de te savoir encore fatiguée. Évidemment les saisons de là-bas sont trop violentes. Mais que feras-tu en France, où les affaires vont pis que jamais ? Cela je n’en sais rien. En tout cas tiens-moi au courant.

Ici une lettre de Levasseur, qui t’expliquera les choses. Ton compte est augmenté de 620fr. 25c. Je n’ai pas encore le reçu de AK mais à quoi bon l’attendre pour t’écrire. Tout a été fait, et ce n’est pas grand-chose.

Je m’arrête. Le poignet droit s’irrite. J’ai peur de n’être plus bon qu’à faire des livres. Je caresse ta tête d’or pour la reposer.

Ton ALAIN et ton Dick

# 1er septembre 1935

17719/12-13

Le 1er septembre 1935 – Le Pouldu

Chérie ici c’est orages et pluie. Je réponds à ta grande lettre par *Bremen*. En quelques mots car le régime légumes pâtes et fruits n’a rien changé, et le poignet se fâche vite. Souvent j’imagine tes pensées de loin. Je les vois bien. Je sais qu’il y a eu fracture et catastrophe mais je ne veux pas y revenir. Je veux rester dans le nuage. En fait je marche assez difficilement. Aujourd’hui même je commence la seconde partie du traitement, pipérazine dans eau de Vittel. Le grand lavage comme a dit Bezançon que j’ai revu en août. On verra. Je n’espère plus beaucoup. Je n’ai plus de plaisir qu’à rêver et à écrire. Le commentaire de *La jeune Parque* est en panne chez Valéry, qui est toujours paresseux à écrire. C’est une édition qui est toute de luxe. Y a-t-il des exemplaires rares, c’est ce que j’imagine. Je m’arrête. Oui j’ai passé quelques jours à Paissy profitant de quelques jours où je pouvais m’habiller seul ; cela va et bien ; mais au total peu brillant, et d’apparence vieille. Cela vient sans qu’on y pense. Ta tête sur mon épaule,

Ton ALAIN et ton Dick

# 22 septembre 1935

NAF 17719, 14-15

Le Pouldu le 22 septembre 1935

Chérie, j’ai lu avec plaisir ta dernière lettre, où je vois que tes yeux t’ont procuré le repos dont tu avais besoin ; je suis assuré que par ton propre génie, qui te tracasse tant, tu arriveras à te tirer d’affaire. Car enfin savoir le métier que tu fais, et en Amérique encore, cela est rare et vaut de l’or.

Tempêtes ici. Douleurs bien variables. Mon triste régime n’y fait pas grand-chose. Et après avoir reçu Bezançon je m’arrangerai à ma fantaisie ; car il m’a fait maigrir un peu trop et je n’aurais plus de jambes. Mais la tête est très bonne. J’écris, à la demande de Malraux (tout puissant à la NRF) une *Histoire de mes pensées* qui n’est pas dans un sac ! J’écris ! Mais j’ai du mal à écrire. N’importe. Et toi aussi mets-toi au-dessus du destin ; je te repose ta tête d’or sur mon épaule.

Ton ALAIN et ton Dick

# 12 octobre 1935

NAF 17719/16

Le 12 octobre 1935

Chérie, me voilà à Paris chez moi. J’ai vu le médecin. Le régime est un peu adouci. Donc il est content. Mais aujourd’hui çà ne va guère. Les muscles ont beaucoup diminué et cela rend la fatigue prompte.

Je t’envoie un papier concernant ton compte. Ne me remercie pas pour çà. Tu fais des projets pour 1936. Et moi je ne fais pas de projets du tout. Je vis au jour le jour, et j’essaie de ne pas penser aux choses désagréables.

Toujours heureux d’avoir de tes nouvelles. Et ta tête d’or sur mon épaule.

Ton ALAIN et ton Dick

# 6 novembre 1935

NAF 17719/17

Le 6 novembre 1935

Chérie, je t’envoie une lettre de Levasseur. Je fais porter le chèque à ton compte. Envoie des nouvelles. Je crains les premiers froids pour toi. Ici c’est toujours à peu près la même chose. Les poignets étaient bien mieux. Aujourd’hui ils sont désagréables, mais on ne peut nier le mieux dans l’ensemble.

*La jeune Parque* a fait un pas en avant, attendu que j’ai vu la Préface de Valéry *presque* finie. Mais comme c’est très beau, ce sera dur à finir. Rien n’est encore annoncé ; je suppose que ce sera très vite vendu. J’avertirai Jeanne (89 rue de Vaugirard) dès que les souscriptions seront reçues.

L’humeur est assez bonne. Je reviens trois fois par semaine ici rue de Rennes où je bricole après mes papiers. Ma sœur est revenue à sa pension. Je l’ai vue lundi. J’ai vu le même jour le directeur d’un nouvel hebdomadaire, *Vendredi*, qui sera de gauche. Il demande collaboration. Je n’y vois pas d’inconvénient. Comme tu dis il faut lutter ; mais la situation n’est pas mauvaise. Si, elle est très mauvaise financièrement. Les caisses publiques ne se remplissent guère. À ce propos dis-moi ce que je dois faire du titre de rente Adèle, quand il rentrera.

Je marche à peu près. Mais, malgré gymnastique et massages, je n’arrive pas à retrouver la flexion des jarrets (guère au-delà de l’angle droit). Pour moi c’est un effet de l’âge. Il faut bien avoir quelque chose.

J’espère que tu vis passablement là-bas. Hélas il te manque la liberté et ton pays ! Ce n’est presque rien. Ta tête dorée sur mon épaule.

Ton ALAIN et ton Dick

Le *Balzac* (même genre de texte que le *Stendhal*) paraîtra avec culs de lampes de Mondor. Encore une curiosité, et à petit tirage. Ce ne sera pas avant six mois.

# 15 novembre 1935

NAF 17719/18

Paris le 15 novembre 1935

Chérie. Je t’envoie des pièces à signer. Levasseur m’écrit que le titre qui te revient (par la mort d’Adèle Viret) a été remis à Jeanne, qui évidemment t’en avisera. Quand tu sauras par elle que le titre est en sa possession, renvoie au notaire la pièce signée, et avertis-moi afin que j’avise Levasseur. Voilà bien des complications. J’ai ta lettre et je demanderai à l’AK (Société Générale) le détail de ton compte. Je crois que c’est la manière la plus simple. Je te l’enverrai. Bien fâché de te savoir de nouveau souffrante. Je ne suis pas fameux en ce moment. C’est l’effet d’un temps affreux, et d’une interruption des remèdes pour repos. Toutefois c’est encore passable, et je suis content quand je puis venir ici allumer mon poële et remuer mes papiers. Je viens d’envoyer à la NRF pour impression l’*Histoire de mes pensées* (un volume d’au moins 300 pages). Le commentaire de la *Jeune Parque* a fait un grand pas. Paul Valéry a terminé un charmant poème en guise de prologue, et je l’en ai bien remercié. Toutefois le prix etc. ne sont pas encore annoncés. Tout cela m’occupe. Je pense à toi mélancoliquement. Hélas ! Tout change si vite ! Et le Temps maintenant vole. On ne sait plus ce qu’on voudrait ou non… Ta tête sur mon épaule. Et tu vois j’ai du plaisir à régler tes petites affaires…

Ton ALAIN et ton Dick

# 30 décembre 1935

*Id.*

Lundi 30 décembre 1935

Ma chère Gabrielle, bien doux pour mon cœur de n’avoir pas à me défier de toi. C’était cela le plus dur.

Un peu de patience pour me voir, car cette semaine de fêtes est bien encombrée. Ma sœur, Michel Alexandre, sans compter que vendredi je vais voir un nouveau médecin, car j’en ai assez des fous à système. Au reste genoux et poignets vont très mal. C’est donc pour l’autre semaine (après le 5) que je te donnerai un rendez-vous. Quant au service je te le rendrai bien sûr. Cela me sera pleinement agréable. Ne pense pas de mal de moi. Ton ALAIN.

# 12 janvier 1936

NAF 14234/326 (537)

Lundi 12 janvier 36

Ma chère Gabrielle,

Le traitement opothérapique me travaille. Mais le médecin dit que c’est l’affaire de quelques jours. Attendons un peu. Fixons de mercredi en huit vers deux heures chez toi.

Toujours ton ALAIN.

# 17 février 1936

NAF 17719/19

Le 17 février 1936

Ma chère Gabrielle.

Je suis chez ma sœur à Auteuil en visite, où je suis venu directement en auto. Je serai au 89 mercredi à 2h si je puis. (Ne pas m’attendre après 2h ¼). J’ai eu une forte crise due je crois à l’otothérapie. Je l’ai supprimée et les mouvements reviennent.

A toi de cœur ton ALAIN

# 18 mars 1936

NAF 17719/20

Le 18 mars 1936

Ma chère Gabrielle, il m’est difficile d’écrire et je ne sais quand cette lettre ira à la poste. Quant aux jambes, elles ne vont pas bien. Il se peut que je me confie pour 20 jours à un habile homme qui a une maison en banlieue ; je risque d’être alors immobilisé et séquestré, comme dit ma sœur ; et j’ai besoin d’une volonté terrible pour ne pas l’envoyer promener, celle-là. Toi tu comprends mieux, parce que tu me connais mieux. Je penserai plus d’une fois à la cigarette et à nos doux entretiens. Autant que possible n’écris pas, même rue de Rennes.

À toi de cœur, ton ALAIN et ton Dick.

# 21 juillet 1936

NAF 14234/324 (535)

Le Pouldu dimanche 21 juillet 1936

Chérie, j’ai ta lettre par *Bremen*. Il fait un peu froid ce matin et je me remue assez mal. En somme çà ne change pas beaucoup. Au soleil çà va passablement. J’écris par petits morceaux. Tes conseils sont bons ; mais sois tranquille. L’hygiène alimentaire et le nettoyage sont à l’état de perfection.

Ta lettre a tardé beaucoup ; je me demandais si tu étais perdue dans les belles forêts du Maine. Naturellement je n’ai pris aucune part aux belles manifestations du 14 (500 000 gens de gauche à la Bastille). Je fais ce que je puis ; j’écris, et surtout je donne confiance. Content que tu aies le *Stendhal*. Je travaille à un *Balzac* plus libre, et surtout sans images. On réimprime (NRF) *Sentiments, passions et signes*, et cela m’occupe assez. Je rentre à Paris à la fin du mois et j’espère pouvoir aller à Paissy (afin de n’être plus ennuyé de réclamations). Moi non plus je n’ai pas ordinairement d’humeur contre toi, mais il y a deux ou trois choses auxquelles je ne veux pas penser et que je voudrais oublier. Mon caractère n’a rien perdu de sa violence. Et pourtant un vieux rhumatisant devrait être doux. La seule musique suffit à me mettre en irritation. Enfin. Les gens du public sont bien gentils avec moi et la NRF fait tout ce que je veux. En ce moment ils impriment un commentaire de *La jeune Parque* et Valéry projette d’y mettre un dialogue entre lui et moi.

Pardonne-moi d’être si rugueux et indomptable. Mais je sais que c’est pardonné. Le souvenir n’en est pas moins pénible quelquefois. Mais çà passera. Oui ta tête d’or sur mon épaule…

Ton ALAIN et ton Dick

# 11 juin 1945

NAF 17719/22

Lundi 11 juin 1945

Ma bien-aimée, j’ai goûté les citrons ce matin avec deux soles frites ; tes oranges m’ont donné des desserts délicieux. De ces deux fruits on n’en a absolument pas. On a des pêches, framboises, cerises ; mais ce n’est pas à comparer aux beaux fruits du charmant pays où tu travailles.

J’espère que tu vas en revenir, et m’apporter en fait d’oranges tes belles joues etc. Viens vite ma beauté, et nous aurons de belles heures. Tâche d’apporter du sucre ; car Adèle en manque. Je crois qu’elle aimerait aussi un fin savon. Moi je préfère toi !

Toujours bien heureux de lire tes douces lettres. À toi, mon Unique !

ALAIN

Femme adorée !

Trésor d’amour !

Trésor de mon cœur,

Je ne t’ai jamais tant aimée

Qu’en recevant ce merveilleux colis d’oranges…

Elles sont bonnes…

Tu n’en as pas l’idée.

Bonnes comme ton baiser,

Comme ton amour,

Viens ! Ne tarde pas.

Ton ALAIN

# 24 septembre 1945

NAF 17719/24

24 septembre 1945

Ma chérie adorée, je comprends que tu sois retardée ; ne te fais pas de souci pour moi. J’ai en ce moment beaucoup de visites, cela fait passer le temps. Je pense toujours à toi, je t’adore.

J’ai reçu avec plaisir les deux cartes, qui m’ont rappelé notre belle Bretagne. Envoie-moi quelque carte encore et reviens quand tu pourras.

J’ai fait connaître à Michel Alexandre mon intention de faire paraître une nouvelle série de Libres Propos, Journal d’Alain ; il a été un peu étonné, mais il s’en remettra. Le soin principal d’organisation est pris par le docteur Mignon que je ne connais guère. En revanche Henri Bouché est revenu deux fois. Voilà un plaisir ! Mais il va repartir.

As-tu aussi mauvais temps que nous ici ? C’est pluie et vent jour et nuit. Si tu étais avec moi, cela me serait bien égal !

Nous y arriverons, car il n’y a pas d’amour sans espérance. Et tu sais que je t’aime.

Je t’envoie mes meilleurs baisers, à la Républicaine ! Ne te décourage pas et travaille à notre maison.

Je t’adore.

Ton ALAIN

# 17 août 1949

17-8-49

Ma chère petite femme adorée. Je t’écris après un bon déjeuner, suivi de lecture ; je voudrais te faire savoir à quel point je t’aime, car, si j’y réussissais, tu n’aurais plus jamais d’ennuis et nous serions heureux.

J’ai été bien soigné par Blanche Teste, qui n’a pas oublié la Codéine. Le déjeuner a été promptement servi. Adèle s’en est mêlée. Je suis ravi du paysage que je vois de ma fenêtre. Menu : un melon excellent, une côtelette supérieure, une purée, chef-d’œuvre d’Adèle, Blanche y a mis de la crème, etc. Pêches au sucre. Bon café dans une grande tasse, deux comprimés, enfin tout. Je suis ravi du livre que m’a envoyé Marie Salomon ; c’est la suite des deux que tu connais.

Tu vois que tout va bien. Tout le monde t’aime et te souhaite un bon repos. Je ris en pensant que tu me regardes écrire cette lettre ; et cette lettre est pour toi.

Nous sommes embarqués dans une grande aventure, et nous nous en tirerons, en croyant chacun au cœur de l’autre. Peux-tu me lire ? Tu peux en tout cas, deviner mon grand amour, et je te supplie dans le doute de croire ce que tu désires être vrai. Je t’adore. Je vais être sage et mignon avec tout le monde.

Je reconnais très bien le paysage. Toute l’ancienne prairie est desséchée, et le jardin de Blanche est brûlant comme de la cendre. Tout cela me rappelle le temps des bombes, mais rien ne dit que cela puisse recommencer. Pêche de beaux poissons, régale-toi, et repose-toi dans mon cœur,

Ton ALAIN – Le 17 août 1949.

# 18 août 1949

Jeudi [18-8-49]

Ma Gabrielle adorée,

J’ai ton petit mot ; je l’ai dévoré. C’est bien toi toute, telle que tu étais. Madame Moyse m’a fait dire que tu étais si jolie, sur ta couchette ! Je pense à toi et je te vois encore plus jolie etc. Enfin je t’aime (et toi, tu m’adores). Comment ne ferions-nous pas quelque chose de bien ensemble ?

Tout va bien ici ; je m’habitue à d’autres manières et j’évite la colère. Cette nuit j’ai bien dormi et ce matin Figaro est venu. Il est difficile de se passer de lui. Car nous n’avons pas la pratique de la Gillette bleue !

Je suis bien heureux quand je pense que tu revis notre amour dans ces lieux magnifiques ; mais, à deux, ce sera encore bien plus beau !

Marie est revenue et nous rend bien service grâce à ses bras vigoureux.

La nourriture, comme tu penses bien, est excellente. Toute l’affaire est de *ne pas manger trop.* Au lieu que toi, mange tant que tu pourras ! Tu sais ce que Dr Laporte a dit.

Comme c’est mignon de s’écrire tous les jours ! On croit avoir 18 ans ! Mon cœur a 18 ans et il est tout à toi. En garantie j’ai ton cœur à moi. Un grand baiser pour finir. Tu verras nous serons heureux, et longtemps. A présent, il faut un peu de patience. Je suis à toi tout, ton ALAIN.

# 19 aout 1949

Vendredi [19-8-49]

Ma Gabrielle adorée, la toilette s’est très bien passée ; je crois que tout va mieux. Mme Mouliéra et Blanche sont vraiment adroites et douces. Maintenant je me prépare à manger du maquereau au vin blanc ! Oui Madame ! Tu es épatée ? Non. Si tu savais comme je t’aime tu serais épatée !

Il fait toujours chaud ici. Je t’écris en tenue d’amiral. Le raseur annoncé est venu hier ; c’est un pauvre type qui demande aux auteurs des réponses à plusieurs questions (Si vos débuts furent faciles etc.) Je lui ai écrit quelques réponses, et il est parti en saluant beaucoup. Il espère faire une sorte de livre avec toutes ces réponses. C’est une publicité qui ne coûte rien. Je n’ai pas autre chose à faire que d’observer mes *pelousards* qui ont bien chaud.

J’ai très bien dormi cette nuit. Je conclus que toi aussi. Et voilà les amoureux. Je t’adore. N’oublie pas de manger beaucoup et moi je te mange de baisers.

Ton amoureux ALAIN.

# 22 août 1949

Dimanche [22-8-49]

Ma Gabrielle adorée. J’ai bien dormi et j’ai pensé à toi. Nous avions hier soir Cancouët et Buffardon ; cela faisait une fumée effrayante. Buffardon était très brillant. Et Cancouët a fini par des discours magnifiques. Comme il y avait là Mesdames Buffard et Cancouët (toutes les deux très agréables), on manquait de place. Aussi aujourd’hui je suis installé dans la pièce à côté (où se tenait Mme Teste) et je me prépare à très bien déjeuner. Car on parle d’un excellent poulet ! et j’aurai un baba ! Je te vois rire. Mais ne crains pas que j’engraisse ; je limite la nourriture, sans aucune peine, en pensant à toi, qui peut-être ne manges pas aussi bien que ton fidèle adorateur.

Buffardon a apporté des photos de l’autre fois. Je vais en mettre dans cette enveloppe en choisissant celles qui me plaisent. Mme Teste en ajoutera quelques autres où ton amant paraît plus maigre et moins intelligent. En somme tu me verras sous tous les aspects. Je porte mes yeux sur un paysage un peu différent. C’est toujours la pelouse, mais vue dans l’autre sens. Il fait beau et les pelousards circulent. On raconte qu’il y a eu un incendie cette nuit ; mais je n’ai rien entendu. C’était loin de nous. Toute cette vie sans toi me paraît *affreuse* et j’ai bien besoin de tes lettres. La santé s’améliore et je sens à peine mes petites misères. Mme Mouliéra est bien précieuse ; elle procède à sa manière. Je lui reconnais une main légère et nous sommes très bien ensemble.

Vas-tu retrouver le fil ? Marie est revenue. Cela fait des paroles de plus. Mais c’est dévoué. Enfin tout va bien. Et mon cœur t’adore. Cela me rappelle les temps américains. Toutefois sans larmes. Toi ne pleure pas, cela me rendrait malade.

ALAIN

# 23 aout 1949

23-8-49

Mardi. Ma Gabrielle adorée, ici le temps change ; il y a du vent ; ce sera peut-être de l’orage. Cela ne m’a pas empêché de dormir très bien, et de me livrer à Figaro. Je me retrouve devant un paysage plus foncé et dont l’aspect annonce la pluie. Hier, c’était jour de grande nourriture, avec poulet aux champignons, *et baba*.

Je me suis gardé de manger trop. Blanche aujourd’hui est fatiguée et cela se comprend car elle ne cesse pas de tourner dans la maison en poussant des cris aigus qu’elle appelle des paroles. Marie aboie énergiquement ; c’est Mouliéra qui fait tout et d’autant mieux qu’on la laisse plus tranquille de tout faire à l’envers (d’abord la gauche etc.) mais finalement le résultat est bon.

En attendant le déjeuner je vais reprendre K. Marx et F. Engels, avec lesquels je redeviens familier. J’arriverai peut-être à les comprendre ; en attendant je repasse l’histoire de France sous Napoléon III. Eux ils voient ces choses d’Angleterre et cela change un peu non pas les événements mais leur aspect. J’apprends que Napoléon était régulièrement saoul à minuit etc. Et puis j’admire mes deux philosophes qui font la critique des guerres, et passent en Amérique pour d’illustres généraux. J’apprends aussi ce qu’on disait alors de Proudhon, et je suis plus persuadé que jamais que K. Marx est la forte tête et les autres sont comme ceux de *Combat* et de *Je suis partout*, c’est-à-dire des crétins dignes de l’Académie. Je me trouve loin de tout cela presque autant que toi. C’est ce qu’il faut pour l’harmonie ; aussi comme je t’aime !

ALAIN

*Projet de lettre de Gabrielle aux squatters de Morgat*

*GRAND HOTEL DE LA PLAGE*

*MORGAT* *(Finistère)*

*Le 24.8 1949*

*Monsieur,*

*N’ayant pu être reçue moi-même par Madame Didier dans ma propre maison, j’ai envoyé à ma place un ami, qui à son tour, s’est vu expulsé sans pouvoir expliquer ce qu’il venait proposer de notre part, d’une façon peut-être trop humoristique.*

*La suite vous permettra, je l’espère, de comprendre.*

*Le mandat par lequel vous vous acquittiez envers nous de la somme fixée chez monsieur JOLY, nous donnait à croire que, souscrivant aux conventions du paiment qui vous étaient avantageuses, vous auriez à cœur, en contre-partie, de libérer notre maison le 18 juillet. Plus d’un mois s’est écoulé, nos lettres restent sans réponse, nos mandataires ou moi ne sont pas entendus.*

*Vous n’ignorez pas que tout mois de location commencé est entièrement dû et dès le début du mois. Vous êtes chez nous hors de toute convention, et une fois de plus, nous refusons de vous considérer comme locataire légal. Cependant même dans cette situation abusive, vous nous devez déjà le prix d’un mois écoulé (15 juillet – 15 août).*

*Nous nous sommes étonnés que vous ne nous demandiez pas à combien nous fixions le prix de ce mois. Étant sur place, à Morgat, mon enquête auprès des agences nous permet de fixer ce prix à 25000 Frs. Vous pouvez faire la même enquête de votre côté.*

*Mon émissaire, Monsieur R. Moyse, un disciple de mon mari, voulait vous faire savoir que, si vous acceptiez formellement de partir le 15 Septembre, par une dernière concession généreuse, nous acceptions de notre côté de ramener cette somme à 5000 comme elle était l’année dernière.*

*Vous avez renvoyé notre ami de façon vive, et dans cette occasion, Madame Didier a bien montré qu’elle ne manquait ni de force, ni de santé. Je ne suis pas dupe de la tragi-comédie que l’on voudrait me jouer.*

*Je vous avertis que j’attends immédiatement et sans délai*

*1° la somme de 25000 Frs à nous dûe pour la période juillet-août*

*2° la même somme dûe pour le mois commencé le 16 août, quelle que soit la date de votre départ. Un locataire qui se trouve dans votre situation relève de l’huissier, et vous pouvez vous attendre, si tel est notre plaisir, à le voir d’un jour à l’autre vous signifier de déguerpir des lieux occupés. Au demeurant, nous ne sommes pas de pierre et voulons bien considérer avec indulgence l’énervement d’une femme jeune, et d’ailleurs à plaindre, et les difficultés de la situation générale des logements. Je vous donne mon adresse, et madame Didier peut venir me voir. Je vous promets de lui faire l’accueil de sagesse qui ne m’a pas été réservé. Si vous le préférez, écrivez-moi. Je vous donne le délai d’un aller et retour de courrier. Après quoi, vous ne pourrez, du moins, m’accuser de feinte. Quant aux 20000 Frs qui ont effarouché si fort l’honneur de Madame Didier, une soustraction simple vous dira ce que parler veut dire. Je m’excuse d’avoir essayé de forcer ma propre porte par cette petite ruse d’enfant.*

*Agréez, Monsieur mes salutations*

# 24 août 1949

24-8-49

Mercredi. Ma Gabrielle adorée. Avant de t’écrire, j’ai relu la lettre tapée par madame Teste ; elle est conforme à l’original. Je ne sais pas qui l’a faite. Ce n’est pas un chef-d’œuvre. Il s’y trouve des malices et des finesses qui n’avanceront à rien. La collaboration de Savin et de Robert ne peut rien donner de bon. Ici tout le monde se réjouit parce qu’il a plu cette nuit. J’ai bien dormi, après avoir très bien mangé (sans excès). Mme Mouliérat est ici, et c’est elle qui fait tout avec l’accent méridional et l’optimisme qui lui est propre. Mme Teste se plaint de la tête et de l’oreille. Marie ne trouve pas l’occasion de parler assez ; elle est très sérieuse. En voilà assez sur tout cela. C’est mon cœur que je veux te montrer, mon cœur toujours fidèle et enthousiaste, et que toi seule comprends ! Tante Marthe a écrit, et déjeunera avec nous Mardi. Est-il possible que tu sois à Morgat sans moi ? Voilà ce que je me demande. Et je pleure *en dedans*, personne ne peut le savoir.

Voilà Blanche qui veut mettre tout dans la même enveloppe, la lettre tapée, et une carte postale. Je ne discute pas.

J’ai lu une grande partie de Marx et Engels. J’admire beaucoup Engels. Mais me voilà bien loin des tendresses que je voulais t’écrire. Tu ne sauras jamais comme je t’aime, mais ton grand cœur me rendra justice, comme il l’a toujours fait. Je pense toujours à la maison d’Été, sous les pins ; ces joies enfantines me ravissent. Mais tu sais, c’est dur d’être loin de toi. Je t’embrasse passionnément mon adorée. Blanche me demandait si tu as retrouvé à Morgat d’anciennes connaissances. Je lui ai répondu que sans cela tu ne pourrais pas y vivre. Mais qui te comprendra, si ce n’est ton ALAIN ?

# 25 ? août 1949

NAF 14234/327 (538)



Jeudi – Ma Gabrielle adorée ! Les jours passent bien lentement et je pleure après toi. Car tu es ma vie et mon bonheur. Ici il fait un temps doux et humide ; mais il est impossible d’avoir des légumes. Aujourd’hui je me promets une omelette au jambon ; seulement les pommes de terre (dit Mme Teste) ne sont pas des pommes de terre qui s’écrasent. Aussi je n’aurai pas mon régal que tu connais. Heureusement j’aurai quelque bon dessert. Je n’oublie pas la codéine, et Mme Teste y pense aussi, ainsi qu’aux comprimés. Autant que je puisse être sans toi, je suis bien. Sois tranquille. La petite crise de goutte qui est venue avec le changement de temps est déjà finie. J’ai bien dormi ; mas le réveil est triste, dans cette maison étrangère ! Je suis toujours plongé dans Marx-Engels (*dans mon livre !*) et je commence à les comprendre un peu. Leur existence à Londres est tout à fait celle de Lénine, avec des meetings et des histoires de police. Marx n’a jamais d’argent et Engels travaille comme un ange pour lui en gagner. Blanche t’embrasse et elle t’aime bien. Moi je m’applique à l’aimer, c’est-à-dire à rester de bonne humeur en écoutant des inepties. Quant à ton affaire (notre) de Morgat, nous n’avons rien de nouveau à en dire. Blanche a fait suivre une lettre recommandée de Didier. C’est toujours la même chose. Il te faut de grandes consolations. Console-toi en te disant que je t’aime ! Tout cela finira et nous serons heureux sous les pins. Quel bonheur ! Ma chérie ! Je mets beaucoup de *points d’exclamation*; comprends-moi comme tu me comprenais si bien *quand tu étais petite*. Et dire que tout cela est loin ! Je trouve que l’Amérique va très bien vers la paix. Elle le peut. Elle le fera. Pardonne-moi ces mots de politique. Hier en lisant le *Figaro*, j’ai pensé à t’écrire *nos finances*. Mais à quoi bon ? Ce serait bien tard ; et ce n’est pas le moment que tu t’occupes de nos valeurs ; elles se sauveront d’elles-mêmes, car tout est calme. Non ! Mon cœur n’est pas calme ; il est bouillant et brûlant pour toi ! Pense à cela et occupe-toi des ennuis Didier comme d’ennuis qu’on a toujours dès qu’on est propriétaire. Je ne pensais pas avoir fait un mariage d’argent ! Il faut que je m’y habitue. C’est mon destin de don Juan de Barrières. On n’y peut rien. Je suis arrivé à la conclusion qu’on ne peut pas écouter la radio ici, parce que Blanche tourne les boutons comme elle fait tout. Mais enfin elle t’aime, et je l’aime pour cela. À toi. ALAIN.

# 27 août 1949

27-8-49

Je ne te mets pas le jour qu’on est, car je crains de me tromper. Hier je croyais que je déjeunerais avec tante Marthe, et il n’en fut rien. Pourquoi ? je ne l’ai pas demandé afin de ne pas entendre des discours idiots. Je viens de constater avec Mme Mouliérat et Marie, qu’à elles deux elles font le travail lestement et légèrement, au lieu que si Madame Teste s’en mêle tout va de travers et on n’en finit pas. Cette manie de parler… Mais tu en sais autant que moi là-dessus. Elle s’énerve et se rend malade, voilà tout le résultat.

Je voudrais bien que toi tu restes calme au milieu de toutes ces histoires ; et je sais que c’est difficile. Courage, mon adorée. Les temps du bonheur reviendront. Patience ! C’est le grand mot. Je suis content que tu te rendes compte toi-même du mieux qu’a produit ce merveilleux Morgat. Voilà ton remède, Gabrielle. N’oublie pas non plus l’amour ; tout cela va ensemble. Je suis content pour toi de l’Hôtel de la Plage, puisque les mouvements y sont moins fatigants. J’ai regretté un peu ce que je t’ai écrit des deux moto-cyclistes ; car ils sont pleins de bonne volonté, mais peut-être *un peu trop intelligents* ! Pour moi cette histoire s’arrangera tout doucement, comme toutes les histoires de ce monde. L’important je crois est de ne rien conclure avec ton locataire, de façon qu’il perde tout à fait cette apparence de droit dont il abuse. Je t’engage à bien réfléchir là-dessus, avec ta forte tête à la Beethoven (tu te souviens). Je crois qu’il est très avantageux pour toi d’*être présente*, et reconnue par tous tes amis. L’esprit paysan est encore plus fort que l’esprit militaire… Je reviens à K. Marx qui d’ailleurs a tant d’ennuis et s’en tire très mal, mais qui reste *au-dessus de tout*. Si tu pouvais aussi garder cette position supérieure qui doit étonner le parti adverse, sans l’éclairer. Il importe qu’ils ne comprennent pas. Je t’adore ma folie chérie ALAIN

# 28 août 1949

28-8-49

Mardi. Ma Gabrielle adorée, ce changement de temps me procure des attaques de goutte parfaitement désagréables. J’ai fait ta commission à Blanche. Je lui ai dit de ta part qu’elle est un ange. Pour le reste, je me suis confié à Marx et Engels, qui me font oublier les embêtements, attendu qu’ils en ont encore bien plus que moi.

C’est aujourd’hui que nous aurons à déjeuner la tante Marthe ; ce sera bien, car madame Teste brillera de tout son éclat. Malheureusement à mes yeux, tous ses restes de luxe sont misérables, comparés au vrai luxe auquel tu m’as habitué ; je me résigne à manger dans de la grosse et vulgaire argenterie etc. Il n’y a qu’Adèle qui conserve l’ordre ancien, élégance et rapidité.

Ta lettre où tu me dis que tu vas réellement mieux, et la parole du médecin, que tu seras d’aplomb dans un mois, ce fut un bonheur pour moi. Aussi quand je pense qu’à cet Hôtel Nouveau, il y a moins à monter et à descendre. Je puis alors concevoir que j’irai là-bas à l’hôtel aussi, sans te fatiguer. Mme Teste compte bien me garder encore longtemps, mais moi j’ai une autre opinion. Quoique je sois bien ici. Mais je ne puis me passer de ma petite femme de l’autre côté de la table !

Il ne faut pas trop demander ; nous avons connu le bonheur au *soixante quinze* et ce n’est pas fini !

J’ai reçu deux exemplaires du *Portrait de Mr Pouget.* Jean Guitton m’avait écrit qu’il me les envoyait, pour que je les donne, après y avoir collé de nouvelles photos. J’y penserai ces jours-ci. Je ne comprends rien à *Mr Pouget*, mais assurément je comprends le dévouement et l’admiration de Jean Guitton. Évidemment l’imprimerie est faite pour conserver ces belles choses ! Mais j’ai hâte de retrouver ma petite femme. Tu me diras que je manque de patience et qu’il faut mériter le bonheur. C’est très vrai. Je me plais seulement d’être au pouvoir des imbéciles. Hélas ! Ce n’est pas la première fois ! assez là-dessus. Il faut faire une réclamation sur papier timbré. Et comme dit Figaro « qui qu’est timbré » je lui réponds : « C’est le ministre naturellement ». Il faut bien rire un peu. Je n’écris plus rien. Le milieu n’est pas favorable. Bah ! Les beaux jours reviendront. Il fait beau et il ne pleut guère. J’attends toujours Bouché, je serai heureux de le revoir. Seulement, comme il dit « la planète ne nous a rien promis ». C’est pourtant vrai. Cette nuit, j’ai rêvé que je formais une musique militaire capable de jouer du Mozart ! Voilà une des choses que j’aurais pu faire. Cette nuit, j’écrivais moi-même des arrangements. Tu me croiras, le Mozart c’est toujours du Mozart. Je t’embrasse de toute mon âme, adorée de mon cœur. ALAIN.

# 29 août 1949

29-8-49

Ma Gabrielle adorée. Je viens d’écrire à Cordi qui s’annonce pour le 5. Je lui dis tous nos changements etc. J’ai été bien heureux de lui donner de bonnes nouvelles de toi, car il est clair que tu te rétablis. Mme Cordi aussi, très vite. Je ne sais pas comment il se fait que tu as manqué un jour d’avoir ma lettre. La poste n’est pas parfaite ; j’écris tous les jours, et Madame Teste y pense bien. Tout cela s’éclaircira, et de même, j’en suis persuadé, l’affaire de ta maison. Didier est comme tout le monde, il ne pense qu’à lui et à son point de vue. Je suis assuré que ta forte tête dominera tout cela. Car enfin tu connais les affaires et les difficultés qu’on y trouve. J’ai tellement confiance en toi (et j’ai bien raison, mon adorée). J’en ai fini avec K. Marx-Engels, qui ne manquent pas non plus d’embêtements. Je vais revoir les passages difficiles du *Capital*. Hier nous avions Buffard et Laffay ; c’était très gai. (Buffard et Henriette naturellement) Par là-dessus, j’ai bien dormi et je t’aime tendrement. Buffard m’a fait lire ta lettre. Il va t’écrire. Je t’ai dit déjà que Bouché est venu la veille. Quels bons amis que ces trois-là ! Blanche souffre d’un panaris, cela n’arrange pas ses nerfs. N’empêche que nous avons eu hier une *potée* absolument merveilleuse, avec légumes carottes et chou, et un morceau de palette, et saucisses et saucissons. Nous en mangeons encore aujourd’hui, et sans excès, sois tranquille. Tu n’as pas idée comme Blanche réussit ces plats rustiques. Le déjeuner avec tante Marthe est pour mardi. Et Mme Teste y pense ! Tu vois d’ici… En somme il faut tâcher de vivre avec ses amis quand on a la chance d’en avoir de si bons. Je suis ravi de ce que tu me dis de tes amis paysans de Morgat et de leurs enfants. Je répète : tout ira bien par l’amitié (et encore bien mieux par l’amour).

L’espace ni le temps ne sont rien quand on aime. Je me répète cette vaillante chanson (« Rappelle-toi ») ; il faut surtout du courage, et de la confiance même contre les imbéciles. Car, comme disait Bouché, on ne peut pas les supprimer, et c’est avec eux qu’il faut vivre. Bouché irait jusqu’à dire qu’on est heureux d’avoir affaire aux imbéciles, attendu que tout se fait par eux. Il n’a jamais été dit que nous vivrions avec des êtres supérieurs ! Personne ne nous a promis ceci, et Bouché (qui est magnifique) répète que cette planète ne nous a rien promis. C’est moi qui le lui ai dit, mais il a bien compris. Nous le verrons encore Samedi. Tu vois que ton Alain n’est pas abandonné. Mme Teste a du cœur. On peut compter sur elle. *Et moi j’ai toi*, mon trésor adoré ! Je te serre dans mes bras, ma belle courageuse et je reviens à Marx, qui est lui aussi un précieux ami. Ton Alain qui t’adore, ALAIN.

# 29 aout 1949

29-8-49 (Poste)

Dimanche (28 août) – Ma Gabrielle adorée, j’ai eu un bonheur hier. Mon cher ami Bouché est venu, et il a été comme toujours absolument charmant. On nous a servi le thé avec des petits pâtés aux pommes qui nous ont bien régalés. Enfin, c’était très agréable, pendant que nous rasions les gens en discutant, comme tu sais, les questions les plus difficiles. J’avais relu mon cahier qui nous y amenait naturellement. Tu sais qu’il n’y a pas de plus grand plaisir pour moi que la société d’un homme supérieur. Tu connais et tu apprécies Bouché. Il reviendra samedi.

Le temps était pluvieux et orageux. Vers 7h, comme Bouché s’en allait, il y eut un grand coup de tonnerre avec grande pluie. Cela n’annonçait pas un bon sommeil ; mais je me trompais. La nuit fut absolument tranquille. Je ne fis qu’un somme. Tu vois ma petite femme si je mérite des compliments !

Bouché s’est informé beaucoup de toi. Au sujet de la maison, il conseille de ne pas trop négocier. Et en effet on est alors roulé plus ou moins par les imbéciles.

J’ai eu justement ta lettre, où tu me dis que la fameuse lettre tapée ne sera pas envoyée et qu’elle n’aurait servi à rien etc. Je retrouve avec bonheur ma Gabrielle à la forte tête, celle de chez Drecoll et de chez Molyneux, qui connaît les affaires et qui sait ce qu’elle veut. Tu ne sais pas comme je suis fier de toi ! Et ce n’est pas d’hier. J’ai donc toute confiance en ma petite femme adorée et je suis persuadé que nous serons pour finir heureux et riches. Je te vois rire, et tu ne sais pas comme tu fais mon bonheur. J’ai bien besoin d’un homme comme Bouché ; Laffay s’annonce pour demain, donc tout va bien. La pluie continue et j’imagine le crachin de Morgat sur ta tête chérie. Et toi marchant contre le vent, comme un brave marin que tu es. Je me prépare à faire un bon déjeuner. Je sens des odeurs favorables. J’éviterai l’excès. Il est certain que Blanche me fait manger beaucoup de fruits. Raisin et prunes. Je me régale. Et il me semble que, moi aussi, je me guéris. C’est l’amour qui est le meilleur médecin. *Je te sens dans mon cœur*. Tu me comprends, mon grand cœur chéri. Aucune femme n’est capable de m’intéresser sinon ma Gabrielle. Et de cette solitude je ne me trouve pas si mal. Ton ALAIN.

J’ai fini la correspondance Marx-Engels. Je vais donc revoir les parties difficiles du *Capital* ; j’en ai parlé hier avec Bouché. Comme tu penses bien il connaît tout cela. *Il sait tout* et il nous aime comme ses enfants. On est bien heureux d’avoir de nobles amis comme çà. Je te serre dans mes bras ; je voudrais baiser ta colonne vertébrale, pour la remercier. Pardon pour ces folies. Je t’adore. ALAIN.

# 30 août 1949

30-8-49

Ma Gabrielle adorée ; cette fois je ne me trompe pas. Tante Marthe va déjeuner avec nous. Nous aurons un bon poulet, et surtout (chose préférée) une crème au chocolat. Je te demande, ma chérie, la permission d’en manger un peu. *Sans en reprendre !* Je te vois rire ; évidemment de si loin tu ne peux surveiller ton grand gourmand. Mais, *pour l’amour de toi*, que ne fera-t-il pas. Enfin tu vois que j’attends un bon déjeuner. Le temps est beau, sans être trop sec. Les pelousards commencent à circuler. Nous mangeons dans la grande pièce de Madame Teste. Elle est attentive à tout, sois tranquille. Je suis bien ici ; mais pourquoi sans toi ? J’en reviens toujours là, mais je me dis pour me consoler que ma chérie se repose et ne sent pas trop son dos (que j’aime). Il faudra bien que tout cela finisse et la politique est à la paix, ce qui est très important pour nos petites maisons de carton. Adèle était ici dès ce matin ; on reconnaît son autorité en matière de lever et de coucher. Et l’on en vient toujours à dire : « Madame faisait ceci… ou cela », ce qui me plaît beaucoup.

En déjeunant nous penserons à toi, sois-en sûre. J’ai commencé à lire la Correspondance de Flaubert, que j’avais oubliée. C’est un type parfait de l’homme de lettres quoiqu’à mon avis sans talent. Mais peu importe ! Je n’ai rien de commun avec lui.

Dis-moi si derrière ton hôtel, il n’y a pas quelques pins ; cela m’intéresse. Je ne puis le deviner, car je ne connais pas bien la situation du Grand Hôtel de la Plage. Je me dis seulement que je l’aime, parce que la patronne est une amie à toi. Nous nous demandons souvent : « Gabrielle mange-t-elle beaucoup de poisson ? Le pêche-t-elle elle-même ? Je doute que tu aies, comme nous, du poulet. Et pourquoi pas, cependant ? Moi je voudrais que tu aies ce qu’il y a de meilleur, et je te vois découpant le poulet ! tante Marthe va me donner des renseignements sur toi. Quel bonheur ! Je continue en rêve, mes fantaisies et symphonies. Je t’adore ma petite femme chérie - à toi et en grand désir de toi, ALAIN.

# 31 août 1949

31-8-49

Ma Gabrielle adorée. C’est aujourd’hui un jour d’embarras. Mme Mouliérat a été obligée de s’absenter. Çà n’a pas marché tout seul. Marie a réclamé. Mme Teste a pris une crise. Enfin Madame Mouliérat est revenue ; et elle a vivement fait tout (ce qui prouve que je vais mieux). Bref je t’écris. Hier, comme tu penses bien, avec tante Marthe, on a parlé tout le temps de toi et on a bu plus d’une fois à ta santé. Le déjeuner était excellent, et la crème au chocolat encore meilleure. D’où un petit excès peut-être de ma part, et sûrement de tante Marthe, qui s’est absolument régalée. Elle est parfaite pour toi.

J’ai sur la table le *Mercure*, qui me dégoûte toujours profondément. Je crois que nous n’aurons plus affaire au *Mercure*. Sans de Sacy, ce n’est pas possible ; cette revue appartient aux anciens collaborateurs ; ils y font ce qu’ils veulent. Il ne faut pas compter qu’ils seront aimables avec moi. Mais tant pis ; n’y pensons plus et ne t’en fais pas de souci. Je suis extrêmement content d’avoir vu tante Marthe, qui me semble bien portante et a grande allure à côté de Blanche (à ne pas répéter). Je vais revenir à Karl Marx, qui est pour moi un climat encore meilleur ! Je n’explique pas ; je sais que tu comprendras. Cette nuit j’ai rêvé que je jouais aux échecs avec Gabrielle, et nous chantions *Carmen* à tue-tête. Cela m’a rappelé notre bon temps où tu me chantais *Boris Godounov* et jusqu’à du Fauré. Dans ce rêve nous avons aussi chanté : « la cloche sonne l’Angélus… ». Tu y penseras dans ta Bretagne et cela te fera du bien.

Pour moi j’ai continué à composer pour *Musique Militaire*. C’était ma vocation. Mais qu’est-ce qui n’est pas ma vocation ? Certainement ma vocation est de t’aimer ! Je vais essayer d’écrire un peu sur mes lectures (K. Marx). Toujours en continuant mon cahier noir, qui me plaît beaucoup. C’est bien embêtant un auteur ; çà est dans les nuages ! je sais que ce n’est pas çà qui te gêne, ma Gabrielle à la forte tête. Je voudrais être avec toi. Mais comment ? Voilà le hic. Mais je compte sur le destin qui nous lie l’un à l’autre. Il faudrait consulter la poule de Mme Lenormand, qui se nomme Cléopâtre. Je ris. Cela me ramène à Balzac. Tant pis et tant mieux. Je voudrais t’avoir sur mon cœur, en écoutant la radio ! Cela sera. Je le crois fermement. C’est la même chose que de dire que je t’aime, et que loin de toi je ne vis plus. Je te couche sur mon cœur, et je suis heureux, ton ALAIN.

# 1er septembre 1949

1-9-49

Ma Gabrielle adorée. J’ai le regret de te dire que je souffre d’une crise de goutte au pied gauche (le petit orteil et sous le pied). Par hasard le docteur Betz est venu me voir (Blanche l’avait appelé pour elle) ; il n’a pas paru étonné de cet effet des changements de temps. Un bon résultat, c’est que Blanche me donne maintenant des comprimés de Colchisal, elle qui ne voulait connaître que l’aspirine ; avec le colchisal, j’arrive à dormir. Mais en jour je ne peux pas faire autrement que d’appuyer mon pied par terre, et c’est très pénible.

Cela me paraît faible ! Mais qu’importe ; il faut que je sache cela. T’ai-je dit que j’ai reçu le *Mercure*, et qu’il me dégoûte profondément ? Encore une fois peu importe ! Je ne puis rien contre l’ancienne rédaction qui s’étale dans le N°. Par exemple René Duménil accapare la musique etc. De Sacy ne figure plus. Évidemment cette riche revue va beaucoup nous manquer. Mais nous nous moquerons d’eux. Si seulement je n’avais pas mal au pied ! Et surtout si je t’avais à mes côtés !

J’ai une carte de Mme Moyse, qui est à Bagnoles de l’Orne. Très affectueuse, un peu trop respectueuse comme toujours. Mais enfin elle est charmante et elle m’écrit à l’adresse suivante : Alain Maître de philosophie au V. ! Ça arrivera tout droit grâce à l’aimable *faqueteur soixante quinze.* Tout va bien ici. Madame Mouliérat abonde en proverbes, Marie dispute et Blanche n’est pas contente. Mais, comme nous disions dès qu’il y a des femmes ensemble… Mon pied me fait un peu enrager. Pourtant je suis persuadé qu’avec le colchisal tout ira bien. Blanche m’a chargé de t’embrasser bien des fois. Cela ne me déplaît pas ! Je t’embrasse follement pour mon propre compte, ma chérie adorée. À toi de cœur ALAIN.

# 2 septembre 1949

2-9-49

Ma Gabrielle adorée. Je dois d’abord te dire que mes petits maux se guérissent évidemment. Il y a eu hier une forte crise de goutte, et Blanche, en agissant tout simplement selon mes indications, a trouvé pour la jambe malade une position favorable ; alors la douleur a cessé. Tout annonçait une nuit tranquille. Malheureusement Blanche a fait des manières au sujet de l’urinal ; j’ai demandé qu’elle m’installe au milieu du lit, elle a essayé en gémissant et a dit « je n’ai pas la force d’un homme, je ne puis pas ». « Faites-vous aider ». – « Ce n’est pas dans la nuit que je puis trouver quelqu’un. C’est impossible. Je ne puis pourtant pas aller arrêter les passants dans la rue etc ». Bref une extravagance plaintive. Je me suis plaint énergiquement. J’ai obtenu en l’appelant deux ou trois fois qu’elle place l’urinal convenablement.

Ce matin, sur une idée malheureuse qu’elle a eue, ma jambe mal placée a repris une crise très violente. Heureusement le lever a tout arrangé. Adèle a eu de la décision et de l’adresse. Ma toilette a été faite sans douleur, et me voilà à ma table.

Je t’écris tout cela pour que tu aies une idée de la situation. Blanche me donne de l’eau de Vittel, et beaucoup de fruits. Je crois que ce régime est bon, avec des Colchisal. Je vais certainement avoir des moments tranquilles à condition de surveiller la position de la jambe. Ne te fais donc pas de souci. Les autres choses, démangeaisons, petite plaie ne sont presque plus rien. Je vais achever de relire le *Mr Pouget* de Jean Guitton ; je vais me remettre à Flaubert, qui me rappelle tout à fait les potins littéraires de la Correspondance Générale de Sainte-Beuve. Il faut apprendre ces bêtises. Pourquoi ? Je n’en sais rien. Je voudrais être avec toi et je ne sors pas de là. Si l’on me demandait des Propos, sur le marxisme, je les écrirais avec plaisir. Mais qui demandera ? Cette affreuse période de séparation interrompt tout. Bah ! Marx avait bien d’autres ennuis (sans compter plusieurs médecins !) À toi mon amour ; mon cœur tout à ton cœur. Ton mignon et bien amoureux ALAIN.

# 3 septembre 1949

3-9-49

Ma Gabrielle adorée, le commencement de cette journée n’a pas été brillant. La goutte est revenue ; je me croyais guéri ; alors j’ai mal supporté la douleur ; cela va mieux à présent, et quand je pense que tu fais ta sieste sur la falaise, je suis si heureux que j’oublie tout le reste.

Aujourd’hui Mme Teste m’a donné à choisir *entre le lapin et le porc* ; cela m’a rappelé le plat de punition. Dans le fond, j’aime bien les deux ; mais ma réponse véritable est que *j’aime beaucoup le pâté de lapin*. Mais baste ! Elle va m’offrir de préférence un civet ou un ragoût. J’adore le pâté. Elle est capable de me donner (comme hier) un poisson avec une sauce merveilleuse ; fait-elle la différence avec un civet de lapin ? Je me le demande.

Ce sont de petites questions. Je viens de recevoir les épreuves du Club Français du Livre, et il m’annonce un chèque. Je vais avoir, je suppose grande satisfaction à lire ces épreuves (style de Balzac). Cela me fera du bien.

Blanche est allée avec son magnétiseur (recommandé par Buffard) et elle est revenue en somme plutôt contente. Si tous ensemble (toi surtout) nous allions mieux, ce serait bien beau. En attendant je suis avec toi sur la falaise, sous les pins ; et cette imagination me charme. Je crois comme toi que la gymnastique et la marche importent beaucoup. Je crois aussi que l’affaire Didier ne vaut pas la peine d’y penser. Cet homme n’est pas assez fort pour se buter longtemps. Et le prix de 60000 frs le butera encore davantage. Comme tu dis, moins on en fait, mieux cela vaut, et je compte sur ta magnifique sagesse, qui m’est bien connue. La mienne n’est pas magnifique ; je suis trop souvent en colère, et la bêtise me met hors de moi. C’est idiot. Il faudrait mépriser ces petites choses. Allons, je te laisse et je vais lire mes épreuves. L’idée que je ne suis pas un idiot m’est très agréable. Encore une faiblesse ! Mais, sache-le bien, tout ça vient de ce que tu es si loin !!! Mme Teste est quelquefois parfaite et quelquefois non. Faisons-lui des compliments, c’est encore le mieux. Ce système réussit avec Adèle ; depuis que je lui ai dit que son poisson d’hier était de la grande cuisine, elle est vraiment agréable. Je suis ravi de ce que tu me dis de tes amis paysans de leurs petits etc. J’aime qu’on t’aime et pourquoi ? Parce que je t’aime ! À toi ton ALAIN.

# 5 septembre 1949

5-9-49

Ma Gabrielle adorée ; cette journée-ci a bien commencé sans retour d’attaque de goutte, après une bonne nuit, et en somme sans mauvaise humeur. Je compte bien déjeuner, car on m’a annoncé un poulet. Il n’a plus été question du lapin. Madame teste me fait manger beaucoup de raisin, et boire des grands verres de Vittel. Tout va donc bien ma chérie, et ne pleure pas pendant ta sieste sur la falaise. Pense que je suis avec toi, ce qui est vrai ; et pense que je t’aime, ce qui est plus vrai que tout. J’aperçois d’excellent raisin qui attend que je le mange. La Bretagne n’est guère un pays à raisin ; mais ici nous avons d’excellent chasselas de Fontainebleau. C’est celui que je préfère. Toi mange toujours d’excellents poissons bien frais, légers. Et j’espère qu’on te trouvera tout de même quelques pommes de terre que tu pileras pour faire comme ton amant chéri. De cette façon nous sommes presque ensemble. Presque ! Quel vilain mot ; moi je voudrais être *tout à fait* avec toi. Tu sais comment cela s’arrange et comme alors tu me tiens bien. J’adore cela. Je te vois rire ; tu es une friponne et jolie blonde que j’aime.

J’ai envoyé au *Club Français du Livre* les épreuves corrigées, avec des félicitations car elles étaient magnifiques et presque sans faute. J’ai beaucoup hésité pour savoir si j’ajouterais quelque chose. Tu te souviens qu’il l’avait demandé. J’aurais pu le faire sans peine, mais l’ensemble m’a paru très cohérent… et la paresse l’a emporté. Si tu avais été près de moi, je crois que j’aurais écrit quelques aditions importantes, *pour te plaire* ; mais séparés comme nous sommes, même le travail va moins bien. Je lis Flaubert ; il est amoureux d’une femme nulle, qui fait de bien mauvais vers !! Cela me fait penser que pour le même éditeur du Club du Livre je ferais bien un bon Gustave Flaubert ; simplement une suite de Propos sur cet écrivain qui ne me plaît guère, mais qui comprend bien la Littérature. Dans sa correspondance, je le vois en train d’écrire sa *Madame Bovary* ; et il se donne un mal ! C’est ridicule ; mais si j’écrivais quelque chose là-dessus, je tâcherais de n’en dire que du bien et il y a du bien à en dire. Quoique quand il dit que Balzac serait un très grand homme *s’il avait su écrire*, je bondis ! Bah ce sont de petites querelles qui font vivre la littérature ! Je t’aime. J’aime bavarder avec toi !!! Ton ALAIN tout à toi.

# 5 septembre 1949

5-9-49

Ma Gabrielle adorée. Tu as bien fait de m’écrire sur le Coldrisol, Néalgie et l’Aspirine, alors maintenant elle ne va plus hésiter à me soigner comme il faut. Je t’écris un peu tard ; c’est que je me suis plongé dans la Correspondance de G. Flaubert, et j’y suis resté un bon moment ; il s’agit de *Salambo*, et c’est un livre que je connais bien. De plus en plus donc j’admets Flaubert, et je devais en venir là ; car il a des façons de gueuler qui me rappellent un certain Alain !

Je suis sûr que la goutte va être supportable maintenant ; c’est une question de patience chez mes infirmières. Livre toi o vent du large ! Songe à autrefois O mer que je te crains ! mais je t’aime encore plus. Ce que j’ai pleuré en lisant ta lettre du *de Grasse*! Pauvre enfant, me disais-je, elle entreprend des choses trop fortes pour elle ! Je t’admirais cependant ! quelles années ! Que de larmes ! Personne ne connaît cette histoire et personne ne nous comprendra. Mais tant pis ! Blanche sera bientôt parfaite. J’apprends que Morfaux viendra me voir. Tant mieux. Il faut rentrer dans la vie et faire le métier d’homme de lettres, puisque c’est le mien. Mon pied me fait encore mal ; mais c’est plus modéré. Si j’étais avec toi, tout irait bien. Oh ! J’ai hâte que cette épreuve se termine ! C’est trop ! ma chérie !

Quand serons-nous tranquilles dans un petit coin. Oh ! j’en serais fou ! Il me semble que j’y suis déjà. A toi ! Mon ange.

ALAIN

J’ai un stylo qui ne marche pas, c’est pourquoi je vais finir. Encore des baisers merveilleux, comme quand la sirène… ! Quels souvenirs ! Quels poèmes ! Comment as-tu pu supporter ? J’ai rêvé cette nuit de Deloncourt et de Marcelle Lesage ; quel temps ! J’ai connu la gloire. Je préfère l’amour. A toi ton ALAIN.

# 5 septembre 1949

5-9-49. 20h45

Ma Gabrielle chérie,

J’ai en face de moi notre ami Cordi qui nous a apporté *un chargement* de sucre, de cigares de cigarettes etc. et qui a voulu t’écrire un mot que je mettrai dans cette enveloppe[[1]](#footnote-2). Mme Teste a été parfaite ; elle a donné à Cordi un exemplaire d’*Alain professeur*, une brochure qu’on ne peut pas trouver. Et naturellement j’ai mis une dédicace, car on ne saurait trop remercier un ami si généreux et si fidèle. Je suppose que tu voudras lui répondre un petit mot. Voici l’adresse. Monsieur E. Cordi, 8 rue Docteur Geens, Tirlemont, Belgique. Nous avons fait des projets. Mr et Mme Cordi viendront au Vésinet et y resteront une semaine, invités très gracieusement par Mme Teste. C’est charmant ces entrecroisements d’amitiés.

La goutte va mieux ; je n’y pense plus, mais je suis à l’eau de Vittel et aux comprimés etc. (Car il faut toujours penser à une rechute) Mme Teste dira que j’ai renoncé de moi-même au vin. Quelques bonbons avec cela, et tout ira bien.

Mon enfant adoré, ma petite femme chérie je t’envoie donc un bouquet de pensées amies.

Tu seras bien gentil[le] d’indiquer à E.C. l’adresse des éditions du Dimanche car il veut acheter mon *Ingres*. J’ai donné à notre cher ami, une photo Buffard avec une petite dédicace. En somme toutes les amitiés sont satisfaites.

Et moi je t’envoie tout mon amour, bien heureux à l’idée que tu auras deux lettres pour la journée, et je m’attendris en pensant que tu les liras sur la falaise. Je t’adore et je te serre dans mes bras absolument comme si la sirène…

Je te vois rire et je me fonds de bonheur – ton Alain qui t’aime plus que tout.

J’ai eu aussi une carte de Michel. Tu vois que je ne suis pas trop à plaindre ! Les beaux jours reviendront ! Ma jambe est tout à fait engourdie ; c’est très agréable. Naturellement on a parlé de toi tout le temps ; tu es ma chère petite enfant, et tu sens mes lèvres sur ton front chéri. A toi tout ! ALAIN

# 6 septembre 1949

6-9-49

Ma Gabrielle adorée encore un jour sans orages ! Nous avons eu hier au soir un fort coup de tonnerre. Et puis ce fut tout. J’ai donc très bien dormi.

J’ai eu le plaisir de t’écrire hier une lettre en plus dans laquelle j’ai mis un petit mot écrit pour toi par notre ami Cordi. Tout cela est charmant. Aujourd’hui le temps est encore un peu orageux. Tous disent qu’il fait de plus en plus chaud ! Pour moi, comme tu sais, je ne souffre guère de la chaleur. La crise de goutte ne semble pas vouloir revenir. Ainsi je suis à peu près tranquille, si ce n’est que Mme Mouliérat enlève et remet mes pantoufles, ce qui ne va pas sans quelques douleurs, comme tu sais, aussi.

Que ne sais-tu pas ? Ma brillante tête, mon beau front et mes beaux yeux pensifs ? J’en pleurerais rien que d’y penser. Mais c’est défendu de pleurer. Je vais manger le melon et probablement quelque chose de très bon (peut-être du poisson) avec une sauce merveilleuse. Adèle rivalise avec Blanche et tout cela est profit pour ton chéri. La campagne est encore toute mouillée de cette nuit. Le Club Français du Livre n’a encore rien envoyé. Mais je ne suis pas inquiet. Tout ce qui commence par la mignonne finit bien !!

Je viens de corriger les épreuves d’*Esprit*, revue qui, tu t’en souviens, avait obtenu le droit de reproduire mon *Étude sur le style de Balzac*, parue d’abord dans le Club Français du Livre. Cela représente encore un chèque, petit ou gros je ne sais. L’*Étude* ainsi relue me paraît encore bonne, et assez finie. Maintenant, après tout ce travail je te quitte, bien malgré mon cœur. Il est l’heure de déjeuner. On parle ici continuellement de toi, et on te respecte beaucoup. Mais moi je t’aime, et suis heureux de t’aimer ! à toi tout ton ALAIN.

# 7 septembre 1949

7-9-49

Ma Gabrielle adorée, c’est aujourd’hui le jour qui porte bonheur, le jour de la débâcle, qui, selon moi annonce la guérison. Cela ne va pas sans grand embarras pour tout le monde. Je souhaite que tout aille bien à Morgat, pourvu seulement que la pluie n’y arrive pas trop vite. Ici nous sommes sous le régime pluvieux et la terre reverdit. Je vois passer Marie et Adèle, affairées. Madame Mouliérat fait preuve de courage, et Blanche est revenue, sans faire d’histoires, à une noble simplicité. Nous avons eu hier Cammas, qui revenait du Pouldu, apportant, en somme, de bonnes nouvelles. J’ai vu paraître aussi Mme Bonvin qui n’a pas vieilli. Enfin Buffard est arrivé à l’improviste, et on lui a commandé une foule de portraits de Gabrielle. Tout le monde en veut, ma chérie ! Tu sais combien je suis fier de ma petite femme.

Un peu bête en somme, comme un nouveau marié. Je te vois rire ! J’aime ton rire. Je ne te répète pas, te l’ayant dit hier, combien j’aime les parties de ton adorable visage. J’ai hâte de bavarder avec toi, et de te voir changer d’expression… Mais je ne veux pas recommencer ! enfin je t’aime tu le sais !

Je voudrais bien que Bouché ne reste pas trop longtemps dans son Canada. Mme Teste voudrait voir notre préfet ici, mais je ne veux pas aller trop vite, surtout que je n’ai rien à lui demander. Ni à personne. Seulement à toi, mon préfet charmant. Je voudrais dépendre de toi pour tout ! Tu me trouves exigeant ; tous les amoureux sont comme ça ! On n’y peut rien. Embrasse pour moi notre Morgat et notre mer ! J’aime la mer (après bien des vicissitudes). Oh ! Quand nous regarderons la mer ensemble ! Enfin on a besoin d’être heureux. Je t’adore. A toi. Alain.

# 8 septembre 1949

8-9-49

Ma Gabrielle adorée, tout va bien encore aujourd’hui, et je sens que mes maladies sont en guérison. J’ai une carte de Mme Moyse, qui a un mot aimable pour toi. Elle dit « Votre admirable compagne » ! Tu comprends que je ne veux pas la contredire !

Elle a mis comme adresse

ALAIN

Maître de Philosophie

Le Vésinet S.O.

Et c’est tout ; tu penses bien que cela m’est arrivé tout droit, grâce au charmant facteur.

Étant donc bien disposé, je crois que je vais répondre au Préfet S.O. en lui envoyant une photo dédicacée. Tu vois si je fais bien les choses pour Mme Teste. Elle a tellement appris, elle est si adroite quand elle veut ! Je l’ai embrassée pour toi. Il n’y a qu’un nuage, c’est que je n’ai pas ce matin *ma* lettre de Gabrielle. Je sais que la poste est irrégulière, et que j’aurai deux lettres tantôt. Heureuse tu es, toi qui lis ma lettre quotidienne sur ta falaise et presque chez toi. Et moi-même j’en suis heureux ; ainsi tout va bien, parce que je t’aime.

L’espace ni le temps ne sont rien quand on aime. Tu te souviens de ma chanson

Rappelle-toi…

C’est le refrain des amoureux. Et quand je pense à Morgat, je te dis tout le temps

Rappelle-toi…

Je t’ai dit que j’avais renvoyé corrigées les doubles épreuves du Club… et d’*Esprit*. Il ne manque plus que le chèque. Certainement il viendra ; tu as la chance, tu me portes chance. Blanche vient de me dire de t’embrasser pour elle. Bien volontiers charmeuse !!!

En attendant le bon déjeuner habituel (avec la cigarette) je pense à toi très agréablement. Nous sommes à Mercredi, et moi je suis à toi, je t’admire et je t’approuve, et c’est bien bon. Que ne puis-je bavarder ! Patience ! Je te tiens dans mes bras et je veux te guérir. Je t’adore ton ALAIN.

# 9 septembre 1949

9-9-49

Ma Gabrielle adorée. Excuse-moi mon papier s’est mal déchiré. Bonne humeur ce matin ; j’ai distribué 450 bons points à Marie ; 500 à Mme Mouliéra, et 1000 à Blanche ! C’est te dire que tout a marché rapidement et élégamment. Le temps est ici beaucoup plus frais. Toi, méfie-toi d’un changement de temps inévitable et ne va pas prendre froid. J’ai le veston bleu à la place du veston blanc. Il n’y a plus d’amiral.

Hier, j’ai reçu Morfaux, dont tu m’as entendu parler. Il m’a amené sa femme qui est, dit-on une grande pianiste.

Il m’apportait en deux cahiers, la rédaction de *la Conscience morale*. Tu sais c’est la même leçon que Goubert a aussi rédigée. Je dois reconnaître que celle de Morfaux est supérieure. D’où des difficultés et des lenteurs que tu peux prévoir… Enfin bonne journée !

Je n’ai pas revu Bouché ; j’espère un peu le revoir avant son départ ; mais Blanche dit que non, et croit qu’il est arrivé au Canada. Ma chérie je fume des cigarettes Philippe Morris. J’avais oublié cela. Certes elles ne valent pas les Chesterfield. Comme je me plaignais, Blanche a trouvé quelques Pall Mall. Toujours gâté comme tu vois. Mais ce sont des petites choses. Nous avons mangé hier du filet de porc au chou. Grande cuisine ! Et grands compliments à Adèle. Je me promets de t’en faire goûter. Mais quand ?

# 10 septembre 1949

10-9-49

Chère Madame et Amie,

Je suis à Paris depuis le 30 août.

Je n’ai pas à vous raconter les péripéties de mon petit déménagement. Il faisait à Rome une chaleur accablante. Les démarches étaient si compliquées que j’ai dû avoir recours à un déménageur, celui de l’ambassade. Les beaux-arts italiens ont laissé passer mes affaires avec peine. Encore n’ont-ils pas vu ce qu’il y avait de plus beau : un portrait de Daniel Crespi par lui-même qui est parti par la… valise diplomatique. Il est plus beau que celui de Ufici de Florence. Le portrait est entre mes mains. J’attends le reste avec une certaine impatience et quelque inquiétude, notamment une Madone de « Gesso » du XIVe siècle provenant du palis Chigi de Sienne et qui est plus fragile que du verre. Je teins à recevoir tout cela moi-même. Me voilà donc cloué à la maison. J’enrage de ne pouvoir vous rendre visite . Du moins vous aurai-je écrit ce petit mot pour vous explique rmon absence.

J’espère qu’Alain et vous-même êtes en bonne santé et que la fin de mes angoisses me permettra de vous revoir très bientôt.

Je vous serre la main à tous deux, en vous adressant mille respects et mille amitiés.

Louis Goubert

P.S. J’apporte une carte du forum que je voulais vous adresser de Rome.

Ma chère Gabrielle adorée, j’ai ouvert cette lettre par distraction, et je vais la faire suivre. Je viens d’achever une autre lettre pour toi. Je serai bien content de revoir l’excellent Goubert ; cela permettra d’en finir avec la *Conscience morale*, qui est achevée et toute prête. Je t’en ai parlé, je crois dans ma lettre d’hier, où je te contais la visite de Morfaux etc. Que de précieux bavardages avec toi j’aurais grand besoin. Nous perdrons bien du temps à cause de cette maudite distance. Je m’excuse d’avoir ouvert une lettre à toi adressée. Mais cela simplifie beaucoup. Tu répondras à Goubert et tu lui expliqueras les choses. La carte postale de Rome est bien belle. Je te la renvoie, malgré le poids. Gare aux timbres. Dis-moi que tu me pardonnes. Oui ! Oui ! Je le mérite. Je te vois rire et j’embrasse passionnément ton rire. A toi tout de ton Alain qui t’adore.

# 12 septembre 1949

12-9-49

Ma Gabrielle adorée. Tout va bien ; j’ai bien dormi et la toilette s’est faite sans douleur ; évidemment la goutte se guérit. C’est l’effet du mélange Colchisal, Nésalgil, aspirine.

Je veux te dire aussi que je crois avoir trouvé le moyen de guérir Mme Teste, avec d’anciens remèdes, par exemple la Spasmocédrine, une bonne drogue qui a valu à Madame Salomon de survivre peut-être dix ans.

J’ajoute *la Vériane* qui est mon remède à moi, qui m’a promptement guéri des vertiges.

J’ajoute à tout cela un petit verre de rhum de temps en temps. Alors les nerfs sont calmés ; on ne s’inquiète plus de rien, *on ne croit plus* aux embêtements. Flaubert est bon à lire sur ce sujet-là. Il a ses embêtements, mais il se rend compte que c’est parce qu’il les prend au sérieux. J’ai pensé à tout cela ; parce que Mme Teste ne peut pas supporter la quantité de remèdes du magnétiseur. Surtout il y en a qui sont trop mauvais à boire. Cela m’a fait penser à toi, ma Gabrielle, qui as bu si courageusement une drogue qui était bien mauvaise.

Au fond il ne s’agit pas tant de drogues que de bonne humeur et de bonne espérance. Ma conviction, c’est que Madame teste, désespérant comme elle fait, aucun médecin ne peut la guérir. Nous avons eu hier la charmante Mme Laumont et le très aimable Cammas ; nous avons pris tous ensemble un bon thé, avec des petits chaussons aux pommes. Tout le monde était content.

J’ajoute encore pour le traitement de Madame Teste, les plaisirs de société, recevoir et bavarder. Cela lui est nécessaire. Quant à la dame Moyse (Laumont) elle est d’une gaîté admirable et a très belle mine. D’ailleurs tous les visiteurs me trouvent une telle mine ; mais à quoi bon, quand ma mignonne adorée n’est pas là pour m’arranger les cheveux etc. Ah ! Quand cela finira-t-il ? Tristes maladies, car tu dois le savoir ; tous les jours cela se rapproche, et je fais des rêves magnifiques de Normandie et de Bretagne. Me voilà perdu dans Marx, et je trouve cela très tonique. Mais c’est l’amour médecin ! Or c’est le dieu d’amour qui

Vas-tu te retrouver dans mes gribouillages ?

Je t’adore en toi ton Alain.

# 12 septembre 1949

12-9-49

Ma Gabrielle adorée, ce matin il fait un temps gris et agréable. J’ai bien dormi, et Mme Teste aussi. Elle s’est dérangée une fois, toujours de bonne humeur. Ce matin la toilette a marché vivement, et me voici à ma table, avec Marx qui m’attend.

J’ai ce matin un mot aimable de mon préfet Zywès, qui viendra un de ces jours quand il aura un moment etc.

Hier j’ai fait un déjeuner extraordinaire, composé d’un poulet (le meilleur que j’aie jamais mangé) et d’une glace chocolat vanille. Tu vois que c’était la grande gourmandise ! D’ailleurs sans excès, avec la petite cigarette *Pullman.* Le café est régulièrement bon. C’est Adèle qui l’apporte elle-même d’un air triomphant.

Naturellement il y avait aussi au courrier une note du téléphone, et salie, impossible à comprendre. Blanche nous rendra le service d’y aller.

Bien heureux de ce que tu m’apprends du déménagement de tes locataires. Je n’ose espérer, je me contente de rêver. Ici la vie est facile et la nourriture supérieure. Les visites sont très bien reçues, avec thé et gâteaux.

Ma chérie j’ai continué à m’abstenir de vin. Je m’habitue à l’eau de Vittel, et même je la trouve agréable. Quel étrange rêve nous avons fait ces temps-ci ! Toi si loin, je ne veux pas le croire. Je crois toujours te voir paraître ? Les nuits sont très tranquilles. D’ici, on n’entend absolument pas le bruit des trains. Enfin, ma chérie, je patienterai, j’apprendrai à espérer. D’après ce que tu dis c’est toi qui reviendras…

J’aurais aimé à voler vers toi. Mais… Blanche n’est pas de cet avis, il me semble. Je t’ai dit que j’avais vu l’aimable Mme Moyse. J’ai appris par Cammas qu’ils peignent tous les deux au Pouldu. Mais ce lieu ne m’intéresse pas, c’est Morgat qui m’intéresse par d’incomparables souvenirs de bonheur. Mon cœur est tout dans le tien, par conséquent tu n’ignores rien de ce qui s’y passe. Prends donc mes baisers passionnés, ils sont à toi.

# 13 septembre 1949

13-9-49

Ma Gabrielle adorée. Je n’ai guère dormi cette nuit. Mme Teste s’est dérangée plusieurs fois sans aucune raison. Et cela a fini par une bouderie. Il est certain que je suis parfaitement incapable de supporter un genre de bêtise. Je lui demande principalement de se taire. C’est justement ce que je ne puis obtenir. Ah ! Gabrielle, où est ta claire et joyeuse raison ? hélas bien loin de moi sur les falaises de Morgat. Je me plains de cela et tu me comprends. Mais j’ai toujours un petit espoir, d’après ce que tu me dis de ta santé, et des actions de ton adversaire.

Il ne sert point de se plaindre, et certes je n’ai pas envie de me plaindre de mon sort, moi qui suis en train de t’écrire une lettre d’amour. Quel bonheur quand on sait qu’on aime toujours de vrai amour et de tout amour sa charmante petite femme. La nouvelle du jour, c’est la mort de Frédéric Lefèvre, le rédacteur en chef des *Nouvelles Littéraires*. Pour moi je n’ai pas à le regretter. Il ne m’a jamais fait que des promesses ! En réalité il avait son personnel et y revenait toujours. Enfin ! Adire mon cher ! Il faut pourtant que nous ayons quelques éditeurs fidèles et payant bien. J’ai fini Marx-Engels. Je vais faire un tour par *Le Capital*.

# 14 septembre 1949

14-9-49

Ma chérie adorée il est arrivé ce matin deux lettres de Cordi, ce qui a fait le bonheur de Madame Teste.

Hier un gros orage, mais court. J’avoue que j’ai été un peu bête. L’idée de mourir *sans toi* m’était très pénible. Naturellement cela n’a duré qu’un éclair.

Toujours est-il que j’ai mal dormi, et Mme Teste aussi. Aujourd’hui il fait beau et moins frais. Je pense à Cordi, cela me réconforte. Quel homme merveilleux. Et il dit qu’il nous fait envoyer un kilo de café par l’agence Royale de Pirlemont ( ???). Sera-ce aussi pour toi ? je l’espère. Car je crois avoir compris que le jour du départ (de tes locataires) est fixé. Confirme-moi seulement car *j’ai peur de croire ce que je désire*. Il est dit que je serai bête, dans cette période, absolument comme dans ta période bostonienne. Hélas ! Trop d’amour. Jamais trop car c’est ce qui sauve tout le reste.

J’ai oublié de te dire que j’ai reçu un livre qui s’appelle *Le temps de l’extraordinaire* par Madeleine F. du Fresne. Livre de plus qui t’est dédié à toi. Je m’excuse d’avoir commencé à le lire. Il est dit que je manquerai à toutes les convenances ! Comme je suis persuadé que tu me pardonneras, tu vois d’ici le résultat ! Il faut pourtant que je sois un peu moins bête que du temps de Boston. Ce temps revivait hier comme je parcourais une édition des Propos chez Marcelle Lesage, avec un commanditaire assez connu ; c’est Debucourt. Savin dit que c’est un très bon acteur. Enfin je me suis cru revenu au même temps où j’écrivais des dédicaces en vers *pour toi*. Tu te rappelles ? Un jour tu as répondu à la dédicace de ce volume par un déluge de larmes. Je pleure en y pensant. Et je me dis : il n’y avait point d’exagération. J’étais réellement malheureux. Il est vrai que lorsque nous en avons parlé depuis, tu m’as accusé d’être la cause de cette séparation. Tu ne crois pas cela ? Moi je ne sais plus que croire. Quand on aime, c’est pas comme quand on aime pas etc. Je te vois rire, adorée chérie. Tu ne dois jamais croire ce que te dit ton cœur contre moi. Tu verras il viendra un temps où nous nous aimerons encore plus !!! A toi tout ton ALAIN.

# 15 septembre 1949

15-9-49

Ma Gabrielle adorée, tu sauras qu’aujourd’hui d’après mes conseils on m’a fait boire le sulfate de magnésie. Voilà donc une petite chose réglée. Mais, autre ennui, on annonce que dans notre maisonnette là-haut, de grandes réparations sont nécessaires. Aussitôt Mme teste veut y courir. Pourquoi ? Tu ne devinerais pas. C’est parce qu’elle craint qu’on ne dépense trop. Elle ne se fie même pas aux banques. Elle dit qu’*elle sait* que telle banque suspendra ses paiements un de ces jours. Ainsi l’argent que nous lui donnons est comme rien. Elle va entasser ses billets dans quelque armoire, et elle se fera voler. Crois-tu pour cela qu’elle va s’abonner à Police-Secours ? Point du tout. Elle trouve que *c’est trop cher* etc. Voilà comment la bêtise, une fois effarouchée, s’envole de tous les côtés. On n’entend plus qu’elle. J’ai hâte que tu reviennes, et je comprends mieux quel mal tu avais à gouverner cette imbécile.

Laissons cela. Blanche vient de me montrer le kilo de café de Cordi, qui est arrivé, et qui répand une doeur délicieuse. Le temps est encore beau, mais je sens la goutte qui revient ; c’est une douleur qui revient sans cesse, et qui me rend idiot.

D’autant que Mme Teste refuse les comprimés, toujours parce que *c’est trop cher* !

Je ne sais comment faire. Quand je lui signe un chèque, elle dit avec la majesté de l’Administration « Je n’ai pas confiance dans ce papier ». Alors je ne sais que dire, ou bien je le dis avec une violence qui réveille la goutte ! Je te vois rire de mes petits ennuis. Est-ce que la paix que l’on voit partout dans les journaux ne compense pas cela ? On voit aussi dans les journaux que notre monnaie de papier sera valorisée etc. mais aucun optimisme ne peut vivre auprès de Blanche. (Elle me dit de t’embrasser pour elle). Enfin, reviens. Mais qu’ilporte ? Seulement c’est quye je t’aime ! Voilà le diable ! Je t’adore et suis tout en toi ton ALAIN.

# 17 septembre 1949

17-9-49

Ma Gabrielle adorée. Je me trouve en avance ce matin. Cela tient peut-être à ce que je n’ai pas vue Mme teste depuis la bouillie ! Je te vois rire, ce n’est pas grave. Mme Mouliérat et Marie ont bien fait leur métier. Peu importe ! Ce qui m’intéresse c’est que je te vois tout réparer et nettoyer pour le jour de la *Libération* ; car nous aussi nous sommes prisonniers chez nous. Mme Teste trouve que Didier n’a pas pris assez d’engagements. Moi je pense tout à fait autrement. J’ai ce patin à fonir un volume de Schiller-Goethe traduit par Lucien Herr. Cela me rappelle les beaux temps de cet honnête homme. Après cela je reviendrai à Marx, et vogue la galère, d’autant que la galère n’est autre qu’un excellent poulet rôti. C’est pour te faire rire. Le temps est toujours beau mais frais. Oh ! Quand est-ce que je reverrai ma petite femme adorée en face de moi (de l’autre côté du poulet) ? Tu vois, je ris, je blague ; il le faut car mon bonheur me remue. Je ne puis pas douter d’une chose que tu m’as dite dix fois, c’est qu’il s’agit de l’*évacuation* ! Allons mettons-nous au travail. Car les résultats = 0, ces temps-ci. Mais c’est bien quelque chose aussi de sentir qu’on se guérit en même temps que sa petite femme (tu comprends ?) Je t’ai raconté la visite de Morfaux etc. Je ne veux pas recommencer ; pourvu que ça s’arrange avec Goubert. Moins on en dira et mieux cela vaudra. C’est mon principe et je crois que c’est aussi le tien. Le café envoyé par Cordi est arrivé. Eh bien ! c’est du café ordinaire. J’ai fini aussi *Le temps de l’extraordinaire* par Madeleine F. du Fresne. C’est calotin, mais ce n’est pas mal dans son genre. Encore pardon d’avoir lu ce livre. Oui. Je t’adore. Ton ALAIN.

# 19 septembre 1949

19-9-49

Ma Gabrielle adorée, je t’adresse cette lettre au Vésinet (75) et juge si cela me plaît. Je vois dans ta lettre que tu penses aux réparations à faire à notre petite maison. Toute la question est de savoir si nous voulons la remettre à neuf. Ce que certainement Méton saura faire. Pour moi j’inclinerais à ce parti à cause de nos chers souvenirs et aussi en vue de louer un jour cette maison, ce qui nous fera un petit revenu. Mais je comprends que tu en aies assez des locataires ! Ce n’est que pour parler. Tu vois j’en ai pris l’habitude dans cette sacrée maison, dont je me séparerai sans douleur.

Donc je bavarde pour remplir mon papier. Ne fais pas attention. Je ne recommencerai plus. Je viens d’avoir une carte de Buffard qui se promène par Mortagne et Alençon, car n’oublie pas que c’est son pays aussi. Buffard a été précieux ici pour la conversation. Il a fumé un cigare de Cordi. Tu penses quelle odeur ! Il a dit que ces cigares étaient excellents. Cancouët a dit la même chose. Et moi aussi. Dommage que tu ne fumes pas le cigare (cela ne convient pas pour *une jeune fille*) mais moi je t’aimerai de toute façon ; je fumerai ton cigare *dans ta bouche*, avoue que cela t’épate. Ce qui m’épate bien plus, c’est le pompier, qui va arriver et m’emporter, avec ou sans ambulance. Vivat ! Hourra. Je t’adore et suis à toi, ton ALAIN.

# 21 septembre 1949

21-9-49

Ma Gabrielle adorée cette lettre courra après toi, j’espère bien ; et tu seras avant elle à notre maison ; et j’y serai aussi. C’est à peine croyable. Ce qui te plairait le plus, c’est de voir que ton chéri est réellement guéri ; la toilette se fait aisément. La nuit a été bonne ; à peine un petit coup d’orage le soir. Mais Mme Teste a déclaré que c’était fini. Et c’était vrai. Nous n’avions donc qu’à dormir et c’est ce qui fut fait. La bouillie fut excellente ; tout ce qui est nourriture est supérieur ; on ne peut pas faire mieux. Il est vrai que sous ce rapport, Mme Teste continuera ses bienfaits ! En tout cas elle a pu dire « Gabrielle là-bas ne mange pas mieux ». Et en effet ce n’est pas possible. Cela nous est bien égal, dis ? Et comme nourriture, nous allons nous dévorer tous les deux !!!! Hein ? Tu vois çà d’ici. Je crois que la réunion se fera tout simplement, avec ou sans ambulance. Mme Teste a décidé de s’en rapporter au *petit gros* (c’est le pompier) on peut être sûr qu’il se débrouillera. Tu vois je ne pense qu’à cela !! et c’est bien naturel. Ce matin je vais jeter les yeux sur *les Chouans* dont j’ai reçu une édition assez lisible. Quant à *la Cousine Bette* je crois que j’ai écrit pour le Club Français du Livre, tout ce qu’il fallait dire. Mais sur *les Chouans*, on peut encore penser. C’est tellement le pays que tu aimes, *ton pays* comme je disais hier à Blanche, il n’est pas question que tu sois *moins bretonne*. Pas du tout. Mme Teste est née à Quimper ; mais je lui ai expliqué que *bien mieux* ta mère était bretonne. Cela je l’ai su à Lorient, où le ménage Landormy a séjourné. Le prix de *Bretonnerie* est donc pour toi. Je ris, je suis content ; j’étais destiné à une Bretonne. Je m’en suis bien aperçu à Lorient. La grande Joséphine était une *Bigoudaine* pur sang etc. N’insistons pas là-dessus. Ce n’était pas de l’amour ; mais plutôt une initiation à l’amour. Je te vois rire mon adorée. Je t’embrasse follement et je te berce entre mes bras ma petite femme adorée qui m’a tant fait pleurer à ton [sic]

ALAIN

1. Sur une carte de visite jointe à la lettre : « Attristé en vous sachant malade, mais heureux d’avoir trouvé mon bon maître si courageux et attendant votre retour patiemment – grâce aux bons soins de la bonne Madame Teste – je vous envoie ses « douceurs ». » [↑](#footnote-ref-2)